



CHATEAU-GAILLARD

(SUITE ET FIN)



L'ENNEMI, alors, recula, et la flotte tourna les proues du côté de la mer, car il s'était fait un tel carnage sur ses ponts qu'il n'y avait pas un homme sans blessure.

Cependant, les Français, enivrés de victoire, voulaient frapper encore et se désolaient de n'avoir pas de bateaux pour poursuivre la flotte, dont la conquête eût été facile dans de pareilles conditions. Quelques-uns de ces braves enragés s'élancèrent dans le fleuve avec des barques, et leur chef Gaubert, un Breton, aidé de Jean le Noir (Jean de Nivelles), y mit tant de courage et de résolution, qu'ils s'emparèrent d'une bonne galère anglaise avec laquelle ils donnèrent la chasse à d'autres et firent d'importantes captures.

Ah! les braves soldats! et que le cœur bat en lisant ces hauts faits de nos pères; comme on est glorieux de ce nom français, synonyme de tant de bravoure!

Ceci n'est qu'un des mille épisodes qui se produisirent pendant le siège mémorable de Château-Gaillard; et Philippe-Auguste, voyant qu'il ne réduirait jamais la citadelle par les armes, résolut de la prendre par la faim.

Il fit faire des travaux de circonvallation considérables, établit une véritable forteresse autour du château, avec ses murs, ses fossés et ses tours, et défendit absolument non seulement qu'on laissât entrer des provisions dans Château-Gaillard, mais qu'on n'en laissât sortir aucun être humain, afin d'épuiser plus rapidement les vivres de la garnison.

Or, tous les riverains anglais, entre autres les habitants d'Andeli, épouvantés par l'approche des Français, s'étaient réfugiés dans le camp retranché protégé par les tours de la forteresse; le gouverneur anglais résolut de renvoyer les femmes, les vieillards, les bouches inutiles, en un mot, et il s'en trouva 1,200 sur lesquels se refermèrent les portes de leur asile. Cette foule lamentable arriva devant les défenses françaises; mais, là, on refusa de la laisser passer. On s'imagine la situation de ces malheureux repoussés de toutes parts, mourant de faim, errant le jour et la nuit sans espoir d'attendrir Anglais ni Français, les uns, parce qu'ils n'avaient plus de nourriture à leur offrir; les autres, parce qu'ils comptaient sur cette famine pour vaincre.

On raconte des choses horribles : des nouveau-nés dévorés, des meurtres, des cadavres dépecés, et parfois un détail burlesque dans ce récit sanglant; par exemple, une poule, poursuivie par nos soldats dans leur camp, venant tomber au milieu des affamés et dévorée avec ses plumes.

Philippe-Auguste, un jour qu'il parcourait les abords du camp, pour voir si les travaux du siège étaient conduits d'après ses ordres, rencontra cette troupe errante que la faim avait réduite de moitié. Il était né miséricordieux; son cœur s'émut de leurs souffrances, et il s'écria, en s'adressant aux gardes: « *Laissez-les sortir, et faites qu'après s'être rassasiés, chacun puisse se rendre sans rien craindre où il lui plaira de demeurer. A Dieu ne plaise que leur peine soit augmentée par nous.* »

« Nous en vîmes un, entre autres, dit alors « Guillaume, qui ne voulait pas se dessaisir « d'un os de chien et qui disait, chaque fois « qu'on voulait le lui arracher : « Je ne quitterai pas un aliment qui me fait vivre depuis « longtemps, tant que je n'aurai pas de pain à « ma faim. » Et quelqu'un lui ayant donné du « pain, il ne pouvait pas le mâcher, tant son « long jeûne lui avait enlevé de forces. »

Cette faim terrible qui vient à bout des plus fiers courages, fit rendre à merci la citadelle anglaise, et, cette fois encore, les fleurs de lys flottèrent triomphantes en haut de ses tours.

Bien d'autres vicissitudes attendaient la fille de Richard, mais il faudrait écrire l'histoire des Anglais en Normandie, si on voulait toutes les dire. Laissons les combats et les combattants; les siècles ont passé, les guerriers sont morts; voici un drame d'une autre sorte qui va se dérouler dans ce fier château.

En 1314, la dauphine, Marguerite de Bourgogne, femme de Louis X le Hutin, et sa sœur Blanche, femme de Charles IV le Bel, ayant failli à leurs devoirs d'épouses, furent envoyées au Château-Gaillard pour y être emprisonnées séparément et y expier leur crime.

Et de Navarre la reyne,
La fille au comte, sa cousine,
Furent menées aval Seine
A Andeli par bonne estraine (garde)
De tout noble atour despoillées
Et puis rasées et roignées (tondues),
Si eut chacune sa prison
Et petite sa garnison.

Or, il est bien juste que l'on vous dise, ajoute le conteur, « comment la reine avait repentance de son péchez, qu'à tous elle confessait, disant :

Que tout le tourment
Qu'elle souffrait n'était rien
Selon le mal et le méfait
Dont vers le roi s'était mesfait.
Elle était jour et nuit en plors
En tristesse et en dolors.

Si bien que ceux qui la visitaient ne se pouvaient, paraît-il, tenir de mêler leurs larmes aux siennes.

On se représente sans peine la rude pénitence de la coupable, quand on pénètre dans les ruines de sa prison. Il n'en reste que quelques pans de murs, informes; mais une fenêtre subsiste encore avec son banc de maçonnerie, et quand on se penche par cette ouverture béante, pour embrasser le coup d'œil de la vallée, on est saisi par une impression de solitude d'une tristesse infinie. La reine, entre ciel et terre, devait avoir le sentiment d'une mort anticipée; elle ne comptait plus parmi les vivants, et sous ses yeux, en bas dans la plaine, on vivait doucement heureux. Elle embrassait d'un regard l'horizon charmant de la tranquille vallée où, de distance en distance, s'élevaient les châteaux forts de ce roi qu'elle avait trahi; des bois, des prés étalaient leurs richesses, et la Seine s'en allait, traçant de capricieux contours, comme pour prolonger son passage dans la riante vallée. La Seine! cruelle ironie du sort! elle passait aussi sous les fenêtres de son château royal, à Paris.....

Tant que Louis fut dauphin, il ne s'occupait guère de sa femme; mais, une fois sur le trône, il voulut une reine à ses côtés et, ne pouvant reprendre Marguerite, il commença à la trouver fort embarrassante.

Un jour, deux hommes aux allures sinistres pénétrèrent dans la prison de Marguerite : c'étaient son geôlier et son bourreau; ils se saisirent d'elle malgré ses supplications, et comme ses cheveux avaient eu le temps de repousser pendant sa captivité, ils l'étranglèrent avec ses lourdes nattes; elle allait avoir 20 ans.

Il n'y avait pas eu de pitié pour son long repentir dans le cœur du royal époux outragé; mais la miséricorde divine était venue au secours de cette détresse. Dans le mystère de sa réclusion, elle avait soutenu son courage, purifié sa douleur; on dit que les frères mineurs, qui avaient un couvent non loin du Château-Gaillard, visitaient souvent l'illustre prisonnière et la réconfortaient de leurs conseils et de leurs prières.

Quand elle fut morte, ils demandèrent sa dépouille, l'emportèrent dans leur cloître et lui firent des funérailles dignes de son rang.

Quant à sa sœur Blanche, épouse de Charles, après avoir languie sept ans dans sa prison, elle apprit un jour que la mort de son beau-frère Louis appelait au trône son propre mari, celui que l'histoire a surnommé *le Bel*. Ce fut pour cette princesse un coup terrible, comme l'annonce de sa mort, car elle ne pouvait oublier que Marguerite avait péri, afin que le roi de France pût se choisir une reine. Le nou-

veau monarque allait-il aussi faire étrangler l'épouse coupable? Au moindre bruit, elle était prise de folles terreurs, mais son sort devait être moins cruel que celui de Marguerite. Le roi Charles fit demander à Rome l'annulation de son mariage, et, à l'issue du procès qui rompit ses liens, il fit reléguer Blanche dans un couvent, où elle resta jusqu'à sa mort.

La citadelle andelisienne n'était guère faite pour garder de jeunes princesses, et ses murs n'entendaient rien des soupirs des pénitentes royales; l'histoire, après s'être arrêtée un moment au récit des malheurs de Marguerite et de Blanche de Bourgogne, reprend la série d'aventures chevaleresques plus en rapport avec la destination première de ces murailles redoutables et inaccessibles.

Que de sièges, que de combats avant que l'Anglais ne l'abandonnât définitivement, avant que la fille de Richard oubliât ses origines!

Quand les guerres de religion vinrent désoler la France, les protestants s'emparèrent de Rouen, y nommèrent le duc de Montgomery gouverneur, et celui-ci lança aussitôt une proclamation enjoignant aux autres villes de son gouvernement de se rallier à l'Union. Andeli et ses forteresses se déclarèrent fidèles catholiques et bonnes Françaises; elles se renfermèrent dans leurs enceintes, s'armant pour la résistance et prêtant aux événements qui se passaient dans la capitale de leur province une attention anxieuse.

Le roi Charles IX, ayant appris la défection de Rouen, s'y porta aussitôt avec son allié Antoine de Bourbon, roi de Navarre, le père de notre Henri IV. Ils mirent le siège devant les murs de la cité rebelle, et les opérations furent si vivement conduites qu'au commencement de novembre, la ville était prise.

On juge si la nouvelle était d'importance pour tout le pays, et particulièrement pour Château-Gaillard, qui tenait pour le roi, et qui, depuis le commencement des opérations, en suivait les péripéties à peu près comme des gens dont la vie dépend du dénouement.

On était donc tout à la joie dans la forteresse, lorsqu'un matin de novembre, à travers les brumes qui masquaient le cours de la rivière, une des vigies de la tour d'angle, qui avançait comme un éperon au sud-ouest, signala une nef qui remontait lentement le cours de la rivière. « C'était une maison de boys faite et assise sur un grand bateau bien nattu et tapissé », comme il convient pour l'agrément de quelque grand seigneur, mais où régnait un silence de mauvais augure. Aucune fanfare ne signalant son approche, aucun étendard n'indiquant sa joie.

Arrivée devant le château, cette maison flottante s'arrêta. Une barque plus petite vint se

ranger à son flanc et des marins y descendirent « sur un ais et à plusieurs reposades » un blessé moribond. Il était suivi d'un prince de l'Eglise, en robe écarlate, et d'un autre seigneur.

La barque aborda peu après, et l'on sut alors quel était son triste passager.

Peu avant la prise de Rouen, Antoine de Bourbon, au sortir de table, avait reçu une arquebusade à l'épaule, singulière similitude avec Richard, auquel il dut penser en apercevant au-dessus de sa tête le sombre profil de Château-Gaillard. Comme le roi d'Angleterre, le roi de Navarre « était de grand cœur »; il négligea sa blessure et la fièvre le réduisit à la dernière extrémité. Alors, il tourna son regard mourant vers Paris et voulut rendre l'âme tout auprès à Saint-Maur-des-Fossez. Il avait été administré par le cardinal de Bourbon, suivant les rites de l'Eglise romaine; ce prélat et le duc de La Roche-sur-Yon ne voulurent pas le laisser partir seul, prévoyant les souffrances et la triste issue du voyage; et ils s'embarquèrent tous trois sur le bateau aménagé à la hâte à cet effet.

La barque avait déposé à terre le blessé, qui souffrait cruellement; on avait allumé un grand feu pour réchauffer ses membres engourdis. Le jour était bas et terne, et le brouillard s'épaississait de plus en plus. Il fallait se hâter de mettre le malade à l'abri; où le porter? Dans la forteresse? Il n'y fallait pas songer, à cause de la difficulté des abords; mieux valait pousser un peu plus loin, jusqu'à Andeli, où le seigneur du Viennois offrait son hostel, ses serviteurs et son dévouement au royal blessé.

On se mit donc en marche de nouveau; et bien que la course ne fût pas longue, elle dura fort longtemps, à cause des repos nécessités par les douleurs du patient. Son ami lui tenait la tête, le prélat l'exhortait et la mort chevauchait entre eux, pressant de plus en plus l'œuvre de destruction. La nuit vint, des torches furent allumées, ce qui rendait ce cortège encore plus lugubre, et c'est ainsi qu'il entra dans Andeli.

Après avoir gagné la place Notre-Dame, il enfila la rue *Machacre* et, tout aussitôt, s'arrêta devant la porte basse de la noble demeure.

Antoine de Bourbon fut couché dans la grande chambre du premier étage, mais déjà il n'avait plus qu'un souffle de vie; et bientôt, le glas de l'église voisine annonçait son agonie aux chrétiens; à cinq heures, tout était fini pour le roi de Navarre en ce monde.

Nous reviendrons tout à l'heure, avec quelques détails, sur ce fameux hôtel du Viennois, dont la célébrité a survécu à la grandeur du Château-Gaillard, afin de ne pas interrompre l'histoire de la forteresse, histoire qui touche

à sa fin glorieuse, au moment même où le malheureux Antoine était déposé mourant sur la rive andelysienne.

En effet, à partir de cette époque, plus de récits glorieux sur la fille de Richard; Henri IV en parle plusieurs fois, mais comme on parle de tout le monde, peut-être par suite d'un peu de rancune, car elle avait opposé un silence hostile aux avances engageantes du roi, alors que ses voisines, Mantes et Vernon, s'étaient soumises au premier appel.

Quand Louviers se rendit à son tour, il fallut bien reconnaître que la position n'était plus tenable aux rebelles et que le plus sage était de se soumettre. Henri, en fin politique, fit un chaleureux accueil à ces tard-venus et, en signe d'oubli, vint passer quelques jours au célèbre donjon; puis il quitta ce côté de la Normandie, et de rechef les disputes, les batailles, les trahisures et les horions plurent autour des Andelis. Le temps n'était plus à ces échauffourées militaires; on demandait de partout à vivre en paix, et la querelleuse citadelle soufflait constamment la guerre, un jour contre la garnison de Gournay, un autre contre les ennemis de Pont-de-l'Arche; le roi reçut tant de plaintes et de doléances, qu'il ordonna la démolition de l'antique forteresse... Oh! roi Richard, qu'eussiez-vous dit!

Donc Henri IV, se rendant au vœu des Etats, fit don de la forteresse à Charles III de Bourbon, archevêque de Rouen, à condition qu'il la ferait démolir, tant pour édifier son nouveau château de Gaillon que pour sa Chartreuse de Bourbon.

Le même don était fait aux Capucins d'Andeli, car il y avait des pierres en suffisance pour édifier plus d'un monastère; mais ce cadeau royal excita la jalousie des Pénitents de la même ville, qui demandèrent et obtinrent de participer à ce trésor de pierres.

Alors les Capucins et les Pénitents se querellèrent sur ce qui devait revenir à chacun, et Louis XIII dut, par lettres patentes, régler le différend, qui s'était fort envenimé.

Cela ne devait pas suffire; les Pénitents furent si âpres dans leurs revendications que, sans le désintéressement des Capucins, les pierres destinées aux saintes retraits fussent devenues des projectiles meurtriers.

Les fils de saint François abandonnèrent une partie de leurs droits pour acheter la paix, et l'œuvre de destruction continua pendant tout le règne du fils d'Henri IV.

À partir de cette heure, l'histoire est muette sur la grande forteresse; pour entendre parler d'elle, il faut fouiller les paperasses du Domaine; on y trouve, dans une expertise de 1719, cette phrase terrible: « Quant à ce qui reste des vestiges et débris des bâtiments du Châ-

teau-Gaillard, tombés en ruines, ils ne sont d'aucune valeur. »

Pour la fière Normande, c'était déjà une terrible humiliation que cette déchéance; elle devait en subir une dernière plus sensible encore par la raillerie qu'elle semble contenir. En 1773, la dame de Cléri eut l'idée philanthropique de faire construire des moulins à vent pour remplacer, aux époques de sécheresse, ceux de la Seine et du Gambon, souvent réduits à l'impuissance, et elle choisit l'emplacement du Château-Gaillard « comme très favorable à ce projet ». La mort du comte d'Eu, propriétaire de la Roche, ne permit pas de mettre ce projet à exécution; mais il fut formé, approuvé, et je dois dire que, malgré tout mon respect pour les ruines vénérables, je suis obligée d'avouer que je me range à l'opinion de la dame de Cléri. En aucun lieu du monde, je n'ai été ventée comme là-haut sur ce piédestal de pierres branlantes, sous l'ogive de la fenêtre où pleurait Marguerite, en voyant couler l'eau de *Saine* qui venait de Paris.

Allez-y voir, mes chères lectrices; la Normandie est sur la route de tout le monde, et je vous promets une journée charmante pleine d'émotions, de ravissements, de surprises, car je ne vous ai dit qu'une petite partie de tout ce que j'ai vu, pour vous laisser le plaisir de trouver seules, ce qui peut-être vous séduira le plus.

Et maintenant, mes chères lectrices, vous plaît-il de faire plus ample connaissance avec l'hôtel du Viennois, dont je vous parlais tout à l'heure; si vous n'avez pas déjà reconnu en lui l'auberge fameuse qui attire chaque année tant de curieux au grand Andely, je vous l'apprendrai donc en même temps que ses nobles origines. Cet hôtel subit diverses fortunes sous différents noms et, après avoir abrité les princes et les rois, hôtes de ses propriétaires, il fut vendu à un rôtisseur-pâtissier qui lui donna pour enseigne: *La Fleur-de-Lys*.

À la Révolution, il fallut chercher un autre titre, celui-ci étant plus que suspect; l'aubergiste d'alors choisit le *Grand-Cerf* et, malgré les protestations d'un exalté qui déclara que *grand* était antirévolutionnaire et que *serf* rappelait les pires traditions du régime tombé, l'hostellerie resta baptisée de son nouveau nom, celui sous lequel nous le désignons encore.

C'est un bijou véritable que cette petite maison normande! Et l'on ne s'est pas engagé sous le passage qui conduit à sa cour pittoresque, qu'on est déjà pris par cette poésie qui se dégage pour nous des jolies vieilleries.

Celle-ci est complète, et c'est à peine si quelques cloisons ajoutées et quelques verrières détruites en ont altéré le caractère original.

Au rez-de-chaussée du petit hôtel, une seule pièce renfermait les deux merveilles qu'on vient encore y visiter de tous les coins de la France : le tambour qui prend en angle le côté par où on entre et qui protégeait les dîneurs contre les courants d'air de la porte à la cheminée. Et, en second lieu, au fond, à droite, cette même cheminée où dix hommes pouvaient se chauffer de front, tandis que le rôti tournait devant un feu à cuire toute une société.

N'attendez pas de moi une description savante, avec des mots du métier qui n'est pas le mien, et des adjectifs qui ne vous donneraient nullement l'impression que fait naître ce petit chef-d'œuvre.

Nous autres femmes nous ne tenons guère à savoir que la hotte était décorée de pieds droits prismatiques, crénelés, reliés entre eux « par une petite arcature aveugle, se mariant avec la corniche, etc. »

Je vois d'ici l'air triste de vos jeunes visages en pensant à ce mariage d'aveugle, et j'aime mieux vous dire rapidement que toutes ces salamandres sculptées dans le bois, que ces fleurs de lys jetées à profusion nous reportent au règne de François I^{er}, à cette époque de Renaissance dont les œuvres sont d'une si parfaite élégance qu'elles sont restées un type pour les siècles futurs.

L'exiguité du petit hôtel jette aussi un jour particulier sur la vie des nobles magistrats de cette époque. Quel procureur général, ou même quel conseiller à la cour consentirait aujourd'hui à dîner dans sa cuisine et à y faire dîner un roi de Navarre !

Je sais bien que cette cuisine ne ressemble en rien aux nôtres. Elle était dallée de larges pierres polies ; du côté de la rue, des lucarnes fouillées, sculptées dans le bois et dans la pierre, envoyaient de haut dans la salle des rayons de jour teintés aux riches couleurs des carreaux sertis dans le plomb. Sur la cour, deux larges fenêtres qui rappellent nos bay-windows achevaient d'éclairer la salle. Mais ces baies ne s'ouvraient que dans la partie inférieure, avec un système de tasseaux à dents de scie, dont on retrouve l'usage encore dans nos vieux greniers de province. C'est étonnant comme nos ancêtres redoutaient l'air et l'eau, ces deux éléments purificateurs qui sont devenus la monomanie de notre siècle à microbes !

Une immense table et de hautes chaises, quelques fauteuils massifs formaient le mobilier de la salle-cuisine, tandis qu'autour de la cheminée et sous son large manteau sculpté d'écailles, surmonté d'une statue de la Sainte-Vierge, fouillée en plein bois, les tournebroches et les chaudrons jetaient une note gaie d'or rougi et de fer brillant qu'avivait en-

core la flamme des arbres brûlant dans l'âtre.

Un petit réduit, à côté de cette pièce, devait servir aux détails vulgaires de la préparation des aliments, comme aux nettoyages qui s'en suivaient ; les valets soupaient ailleurs et nos seigneurs du Viennois achevaient paisiblement la soirée les jambes au feu, devisant sur les événements, procès ou batailles qui n'ont jamais fait défaut chez les Normands. Puis l'heure du couvre-feu venue, le maître faisait la prière à haute voix et chacun allait prendre son repos.

Il n'y avait que deux chambres dans la noble maison, je veux dire deux chambres de maîtres ; elles étaient au premier étage et on y arrivait par un merveilleux escalier tournant autour d'un arbre, dont le tronc se développait aux combles, en feuillage et en fruits soutenant la toiture. Je l'ai gravi, ce joli escalier, et je me suis arrêtée devant ses portes élégantes, prêtant l'oreille comme si derrière se cachaient quelques-uns de ces mystères intimes de la famille éteinte : querelles de vieux ménages, soupirs d'amoureux, appels de petits enfants. Non, les du Viennois étaient bien morts, le silence seul répondait à mon évocation, et je me suis détournée sans franchir ces seuils fermés, voulant conserver mes illusions et croire que je vivais un moment de leur vie passée.

Quand la maison des du Viennois devint auberge, elle changea d'aspect, mais resta pourtant pittoresque et intéressante à plus d'un point de vue. Nicolas Lefebvre, le nouvel acquéreur, établit quelques cloisons, ajouta de petites tables autour de la grande, et les sculptures ne gênant pas son commerce, il respecta les sculptures.

L'auberge devint célèbre en vieillissant ; son caractère tout particulier d'élégance et sa légende historique attirèrent les curieux. Que de noms illustres parmi ceux de ses visiteurs ; que de vers inspirés par elle, au sortir de table, sous l'inspiration que les buveurs trouvent dans le cidre mousseux, et les poètes dans l'évocation des âges héroïques ! Encore aujourd'hui, on vous livre, sur un orgueilleux petit papier, la liste de ces hôtes d'un jour venus pour admirer.

Le 18 janvier 1827, un étranger, revenant de visiter les ruines de Château-Gaillard, vint chercher le souper et le gîte chez l'hôtesse du Grand-Cerf. Quand elle l'eut servi, elle lui demanda son nom. L'inconnu le déclina par deux fois, tandis que l'hôtesse, interdite par l'accent vraiment bizarre du voyageur et son nom rude, ne savait quelle orthographe lui attribuer. Alors, elle lui demanda de lui dicter les lettres qu'il fallait pour composer ce nom étonnant. L'autre, pensant mieux faire, donna

la traduction française et dit : « Ecrivez : *Monsieur Gautier l'Ecosais* ». Et vous, mesdemoiselles, saluez : c'était Walter Scott...

Ainsi donc, les rois meurent, les dynasties s'éteignent, les forteresses invincibles s'émiettent au vent et leurs pierres couvrent la plaine, tout s'efface de ce qui était grand et redoutable, le temps accomplit son œuvre de destruction, et voilà qu'il respecte ce petit hôtel perdu dans la vieille. Étrange en vérité !

Mais la journée touche à sa fin ; il faut fournir encore une longue étape avant de rentrer

au logis ; trêve de réflexions philosophiques, et surtout en sortant du Grand-Cerf, ayons soin de ne pas regarder derrière nous, il y a là une vieille église avec quatre façades plus ravissantes les unes que les autres, dont je n'aurais plus le courage de ne pas parler, si je les considérais attentivement. Nous y avons fait plus d'une fois nos dévotions à Sainte-Clotilde... Ses vitraux... Non, c'est fini, plus de place, plus de temps. Un point, c'est tout.

C. DE LAMIRAUDIE.

CONSEIL



ICI revenir, mesdemoiselles, la saison où l'on reprend la vie sociale, plus ou moins mondaine. Je n'ai pas ici à discuter cette grosse question de la fréquentation du monde et des inconvénients qu'elle présente. Vous êtes sous la dépendance de parents qui, je n'en doute pas, sont sages et éclairés, et qui régleront votre existence aussi bien que possible, sachant tenir compte de certaines exigences de position, mais ménageant autant que possible le sérieux de votre vie.

Donc, vous recommencez, dans une mesure plus ou moins large, les sorties, les visites, les réceptions, les distractions. Est-ce à dire que tout cela doit remplir votre vie, occuper vos pensées, vous absorber, en un mot, tout entières ? Non sans doute, vous le sentez bien. Et il est d'autant plus indispensable, dans cette saison, de faire contre-poids à la frivolité des heures mondaines, afin que l'esprit, le cœur, ni même les goûts et les habitudes ne s'en trouvent atteints et diminués.

De même que dans les climats malsains on prend des toniques et des fébrifuges, dites-vous bien, mesdemoiselles, que le monde est un pays où les plus robustes santés morales s'altèrent ou s'alanguissent. La vanité, le respect humain, le désir de paraître, l'amour du luxe, la passion du plaisir en sont les éléments. Au milieu de ces sorties continuelles, de ces préoccupations de toilettes, de ces conversations niaises, futiles, creuses, peu charitables, on perd le goût des choses utiles, du travail, des plaisirs simples, du foyer domestique. Réagissez donc ; il y a deux moyens assurés de le faire : l'étude d'une part, la charité de l'autre. Ce seront vos fébrifuges, vos toniques, les antiseptiques qui vous permettront de traverser sans danger cette atmosphère chargée d'odieux petits microbes.

Lisez. Choisissez quelque livre sain, instructif, élevé, qui ramène votre esprit dans une sphère saine et haute, et l'empêche de s'abaisser à un niveau frivole. Si occupées que vous soyez, vous pouvez bien prendre une heure par jour pour lire. Et si vous voulez que ces lectures soient tout à fait fructueuses, prenez des notes ; c'est là une habitude qui fixe ce qu'on apprend, et qui, de plus, exerce singulièrement le jugement. Dessinez, faites de la musique ; c'est encore utile et sain, ce seront des heures bien employées.

L'autre antidote, plus efficace encore, c'est la charité.

Si elle est toujours un devoir, mesdemoiselles, combien ce devoir est-il plus rigoureux au moment où le froid et le chômage viennent ajouter aux misères des pauvres ! Mais elle est encore le besoin du cœur, et c'est une délicatesse d'être plus charitable au moment où l'on s'amuse, où l'on dépense davantage pour sa toilette, où l'on étale devant les travailleurs et les pauvres un luxe et des fêtes qui excitent trop souvent leur envie et leur amertume.

Travaillez pour eux. Sacrifiez une visite inutile, un entretien superflu, quelque chose même de votre repos ou de vos plaisirs pour confectionner de petits vêtements ou de chauds lainages. Mieux encore : adoptez une famille pauvre ou quelque malade que vous irez visiter, soulager, consoler et gâter un peu. On me parlait hier d'une pauvre fille souffrante, aigrie, qui recevait des remèdes et de l'argent avec une reconnaissance relative, mais qui trouva des larmes attendries, le jour où une visiteuse charitable lui apporta des fleurs de son jardin.

Voilà, mesdemoiselles, des œuvres qui vous empêcheront de vous dessécher, de vous frivoler au contact du monde. Essayez-en, vous y gagnerez par-dessus le marché de grandes joissances.

M. MARYAN.

Mon Cousin Guy

(SUITE)



VEC M^{lle} Malouzec, le docteur était sorti de la chambre. Dans la pièce voisine, il s'arrêta une minute, rassemblant toute sa volonté pour dominer la double souffrance morale et physique qui l'étreignait jusqu'à l'angoisse. D'un geste spontané, la vieille demoiselle lui tendit ses deux mains. Leurs yeux se rencontrèrent et ils étaient pleins de larmes. Sourde-

ment, le docteur murmura : — Croiriez-vous, Catherine, que je ne puis encore m'imaginer que le désastre est réel ! Il me semble que je fais un mauvais rêve, que, tout à l'heure, je vais me réveiller et recevoir la nouvelle que je m'étais effrayé comme un enfant ! Que vous devez me trouver faible !

— Faible ! mon pauvre ami ! Ah ! si nos misérables désirs signifiaient quelque chose, que je voudrais, Yves, prendre pour moi votre épreuve nouvelle !

— Oh ! une épreuve terrible ! Dieu ! si encore j'étais certain d'avoir le temps de remédier au mal que j'ai fait !... Mais j'ai moins que personne la certitude du lendemain !

Une contraction crispa une seconde les traits de M^{lle} Malouzec.

— Yves, pourquoi vous êtes-vous obstiné à cacher que vous souffriez ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas soigné... sérieusement, ainsi que vous le deviez ?

— Je me suis soigné ; mais, comme médecin, je ne puis m'illusionner. Je ne guérirai jamais. Toute la science du monde n'y peut rien. Je ne suis plus qu'une pauvre machine humaine tout usée ; et j'ai le cœur atteint de telle sorte, que les mois, peut-être les jours, me sont comptés.

Il parlait avec une sorte de calme désespéré plus déchirant à entendre qu'une plainte ; et l'inexorable conviction qui était en lui, entraînait brutalement en elle aussi, y éveillant une douleur âpre qui lui meurtrissait l'âme.

— Cela, Catherine, je le dis à vous seule, parce que nous sommes de bien vieux amis et que j'ai en vous une absolue confiance... Et puis, il y a des moments où la force finit par manquer pour ne pas crier sa détresse, alors qu'on est sûr d'être écouté. Mais personne, à cette heure, ne doit rien savoir de l'aveu que je vous ai fait. A quoi servirait qu'ils sachent tous que je suis un condamné à mort ? J'ai votre promesse, Catherine.

Gravement, elle dit, et ses lèvres tremblaient :

— Vous l'avez, Yves. Mais je crois fermement que vous êtes mauvais juge de l'état de votre santé, parce que vos inquiétudes au sujet d'Arlette ne vous laissent pas toute votre clairvoyance. Quoi qu'il arrive, je vous jure, comme mon frère l'a dit, qu'Arlette sera notre enfant. Soyez sûr que jamais nous ne la considérerons autrement. Que cette idée vous rende, s'il est possible, votre peine un peu moins lourde.

— Merci ! fit-il presque bas. Quel cœur vous avez, Catherine.

— Pourquoi ? Parce que j'aime votre enfant qui me donne l'illusion d'avoir, moi aussi, comme les autres femmes, un jeune être à aimer, avec tout ce que mon vieux cœur contient de tendresse sans objet. Ah ! mon ami, ne me sachez pas gré d'aimer votre Arlette ! Elle m'a fait plus de bien que je ne lui en fera jamais !

Elle s'arrêta brusquement, la voix étouffée.

Une flamme secrète transfigurait l'expression de cette grande figure énergique et laide.

Peut-être, en ce moment, eut-il l'intuition de ce que cette femme aurait pu être pour lui, s'il l'avait voulu. Peut-être eut-il la vision confuse de ce que serait devenu son foyer dévasté, si Catherine Malouzec y était entrée jadis, pour remplacer la jeune femme morte. Mais il n'eut pas un mot qui trahit la pensée jaillie obscurément en lui ; et, en silence, ils se séparèrent.

Le brouillard était devenu plus intense encore ; et les rares passants apparaissaient comme des silhouettes fugitives dans la brume épaisse. Devant l'hôtel Le Bihan, un groupe se tenait, faiblement éclairé par les globes lumineux de la porte d'entrée, et un bruit de voix s'en échappait. En approchant, le docteur dis-

tingua des visages connus; sur tous, était le même air de consternation. Il interrogea, le cœur battant à larges coups dans la poitrine :

— Qu'y a-t-il donc ?

— Ah ! c'est vous, docteur ?... Une mauvaise nouvelle, ce soir... La banque Le Goanec a suspendu ses paiements...

— Cela est certain ?

— Mais oui, par malheur. Kergorian était à Quimper aujourd'hui; et c'était une agitation dans toute la ville !!! Le Goanec est en fuite. Il était parti ouvertement hier matin et n'a pas reparu... Il y a beaucoup de victimes. Le Goanec était un véritable hypocrite... Il passait pour un honnête homme s'il en fut, et il tripotait ferme avec les fonds de ses clients...

Yves Morvan n'écoutait plus... A quoi bon les renseignements qu'on pourrait lui donner maintenant ? Il ne lui était plus possible de douter. Le malheur s'était abattu sur lui, tellement imprévu, qu'il en gardait encore l'impression confuse de se mouvoir dans un cauchemar, alors que cependant la certitude venait d'entrer en lui, avec une impitoyable netteté, qu'elle était vraie, cette ruine d'Arlette, vraie, affreusement vraie !

Machinalement, il répondit quelques phrases à celui qui venait de lui parler, serra au hasard les mains qui se tendaient vers lui; et, dans la nuit embrumée, il s'éloigna, allant droit devant lui, l'âme écrasée, envahi par le désir lâche d'en finir avec cette vie mauvaise qui venait de le vaincre une fois de plus...

Mais ses pas inconscients le ramenèrent devant sa maison. Personne, dans cette demeure, ne devait savoir quelle nouvelle et saignante blessure il portait en lui. Les phrases de condoléance banale que M^{me} Morvan aurait peut-être cru devoir lui adresser lui étaient odieuses à l'avance, car il savait qu'elles seraient mensongères. La ruine d'Arlette n'inspirerait aucune pitié vraie à sa belle-mère.

Avec un soin instinctif, il ouvrit silencieusement la porte, désireux d'échapper en ce moment à un rapprochement même fugitif avec elle. Mais l'oreille attentive d'Arlette avait perçu le bruit léger de la porte; et, traversant le vestibule, elle courut à lui.

— Père, est-ce vous, enfin ? Comme vous rentrez tard ! Je commençais à être tout à fait tourmentée, et j'allais me sauver chez le capitaine pour être sûre que vous y étiez...

— Te « sauver... » Pourquoi, chérie ?

— Vous comprenez que si j'avais demandé la permission, elle m'aurait certainement été refusée... Ainsi, vous n'êtes pas trop fatigué, père ?

— Non, mon aimée, pas trop.

— Vraiment ?

Et ses yeux, dans l'ombre du vestibule, interrogeaient avidement le cher visage.

— Vraiment ! répéta-t-il, attirant contre lui, d'un geste enveloppant, la petite créature qu'il adorait et pour laquelle il souffrait tant à cette heure.

Des profondeurs de la pièce où elle surveillait une lessive, M^{me} Morvan cria de sa voix sèche :

— C'est vous, Yves ? Il y a des lettres pour vous dans votre cabinet. Anaïk va vous y porter de la lumière.

— Non, pas Anaïk, moi ! s'écria Arlette, qui avait déjà saisi la lampe.

— Naturellement ! Vous ne songez qu'à perdre du temps en promenades, au lieu de travailler comme votre sœur, gronda M^{me} Morvan.

Le docteur arrêta d'un regard, au passage, une prompte riposte d'Arlette; et lui-même, sans répondre, entra dans son cabinet. Un feu pâle y brûlait, tiédissant à peine l'air de la vaste pièce que la petite lampe montée par Arlette éclairait faiblement. Il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit; et l'enfant, comme de coutume, vint se blottir à ses pieds, la tête sur ses genoux. D'un mouvement de caresse, il effleurait les cheveux légers; mais il resta silencieux, épuisé par la crise morale qu'il venait de traverser, ne pensant presque plus, sentant seulement qu'elle était là, sa fille, et qu'à cette heure encore, elle ne subissait nulle atteinte du malheur tombé sur sa jeune vie.

Mais elle avait un peu soulevé la tête et elle le contemplait, inquiète de l'altération de son visage pâle.

— Père, est-ce que vous êtes souffrant ce soir ? interrogea-t-elle, anxieuse.

— Non, chérie, je suis seulement fatigué, bien fatigué...

— Vous n'êtes que fatigué ? Vous avez l'air triste ! Père, je suis certaine que vous êtes triste ! Est-ce que vous ne voulez pas dire à votre « petite » ce que vous avez ?... Peut-être pourrait-elle vous consoler un peu, elle qui vous aime tant !

La voix d'Arlette tremblait, car une crainte l'ébranlait toute; mais il y avait une telle tendresse dans son accent, dans les yeux qu'elle attachait sur lui, qu'il en éprouva tout ensemble une joie et une douleur aiguës... Était-il donc si peu fort, qu'il se trahissait ainsi devant elle ? Par un suprême effort de volonté, il dit, s'efforçant de reprendre le ton ordinaire :

— J'ai eu aujourd'hui, en effet, de grands soucis, mon Arlette... Mais j'y remédierai; ne t'en tourmente pas, chérie... Laisse-moi maintenant, j'ai beaucoup à travailler...

Et il trouva encore une ombre de sourire pour achever :

— Tu le vois, je n'ai pas même encore

regardé mon courrier du soir... Veux-tu le mettre près de la lampe?

Il parlait ainsi pour l'écarter et fuir la perspicacité de son regard aimant. Elle obéit; et, distraitemment, du doigt, elle écarta les lettres posées sur le bureau. Une exclamation joyeuse lui vint :

— Ah! père, une lettre de Paris! de ma tante Chausey; je reconnais l'écriture!

— Je la regarderai tout à l'heure... Va auprès de ta mère maintenant...

— Pour plier encore du linge!! Oh! père... C'est tellement ennuyeux!... Et puis, ce que je fais n'est jamais bien!... Alors, il me faut recommencer. Cela m'agace... Et je suis grondée... Père, gardez-moi encore!

— Non, chérie, c'est impossible, fit-il de cet accent auquel jamais elle ne résistait. Sois patiente, ma petite enfant aimée... Sois patiente en pensant que je le désire...

— Oui, père.

Et les mots tombèrent de ses lèvres, avec la gravité d'une promesse, tandis qu'elle cherchait une fois encore son baiser.

Le docteur entendit son pas léger s'éloigner, se perdre dans l'escalier... Puis, indifférent, il ouvrit d'un doigt machinal la première lettre tombée sous sa main, celle de Paris, et il lut :

« Mon cher ami,

« Vous m'avez promis la visite de votre Arlette pour cet hiver, et je viens vous réclamer l'enfant; coûte que coûte, il faut que vous nous fassiez le sacrifice de vous séparer d'elle et que vous nous la donniez pour le mariage de sa cousine, qui a lieu dans trois semaines environ. Envoyez-nous votre trésor, mon cher Yves, ou amenez-nous-le, ce qui serait mieux encore. Nous vous le garderons précieusement; mais aussi le plus longtemps possible, je vous le déclare à l'avance en toute honnêteté, car nous sommes tous désireux, mes filles, Guy et moi, de faire plus ample connaissance avec la chère petite. Soyez bien sûr, mon ami, qu'elle sera pour moi une véritable fille, tout le temps que vous nous ferez l'amitié de me la confier, et j'espère bien que nous arriverons à la gâter assez pour qu'elle ne regrette pas trop sa Bretagne... Une bonne réponse, n'est-ce pas, et bien vite.

« Tous mes compliments, je vous prie, à M^{me} Morvan. Mes baisers très tendres à Arlette, avec mes meilleurs souvenirs pour vous-même. Croyez-moi, mon cher Yves, votre très dévouée.

« LOUISE CHAUSEY. »

V

C'était chose maintenant décidée pour le docteur que le séjour d'Arlette à Paris; et il venait de l'annoncer à M^{me} Morvan. Certes, la connaissant, il avait bien prévu qu'elle n'accepterait pas de bonne grâce l'idée qu'Arlette jouirait d'un plaisir dont ni elle ni sa fille ne profiteraient en rien; mais il ne pensait pas, en lui faisant part de ce projet de voyage, provoquer une scène comme celle qui venait de se passer, et dont il sortait brisé, tant il avait souffert de se heurter à l'animosité froide et impitoyable de M^{me} Morvan pour Arlette...

Combien, lui aussi, elle avait cherché à l'atteindre, et de toutes les manières, ne craignant même point, triomphante dans la pleine possession de sa propre fortune soigneusement gardée, de lui reprocher le désastre financier dont il était victime, et qu'elle devinait en partie malgré son silence.

Et c'était à la merci de cette femme envieuse et mauvaïse que se trouverait Arlette, s'il disparaissait, — bientôt peut-être, comme il en était menacé... Eût-il hésité sur la réponse à faire à M^{me} Chausey, sa décision lui eût été dictée irrévocable par cette conversation. C'était, certes, pour lui, un sacrifice immense de se séparer de son enfant, alors que les jours de son existence étaient comptés, — il en avait la terrible conviction. Mais il s'agissait du bonheur d'Arlette, de son avenir; et, devant cette raison si grave, toutes les objections s'effaçaient. Non, il ne fallait point se dérober à un rapprochement qui, dans la suite, pouvait avoir une grande influence sur le sort de la fillette.

Cette opinion était aussi celle de M^{lle} Catherine, car le docteur ayant peur de faiblir devant son ardent désir de ne point éloigner Arlette, était venu prendre conseil de sa vieille amie; et, comme lui, elle avait jugé utile pour Arlette ce séjour à Paris, s'offrant même, avec la décision et la spontanéité qui lui étaient propres, à conduire l'enfant auprès de sa tante, puisque M. Morvan ne pouvait abandonner ses malades. C'était, du moins, le motif qu'il avait indiqué à M^{lle} Malouze; la vérité était qu'il se savait trop épuisé déjà pour supporter la fatigue de deux longs voyages précipités; et maintenant qu'Arlette avait plus que jamais besoin de lui, il devenait pour sa propre santé d'une prudence excessive et inaccoutumée, luttant de toute sa science contre le mal.

Donc, elle allait partir, et partir bientôt, pour revenir il ne savait quand... Les circonstances en décideraient. M^{me} Chausey ne la demandait-

elle pas pour tout l'hiver? Ah! qu'elles seraient longues, ces semaines où il devrait vivre isolé dans cette maison, véritable demeure étrangère pour lui quand elle en était absente. Dieu! comme, après avoir écouté tant de paroles cruelles, il avait besoin d'entendre sa voix fraîche, son rire éclatant de petite fille heureuse, de sentir la caresse de ses chauds baisers! Où était-elle?

Entendant Blanche qui passait devant la porte de son cabinet, il appela et demanda :

— Où est ta sœur?

Elle s'arrêta sur le seuil, la figure froide et maussade.

— Je ne sais pas... Elle est toujours dehors. Après tout, je crois qu'elle est chez M^{lle} Malouzec.

Le docteur ne répondit pas tout de suite. Il songeait, enveloppant du regard cette fillette de quinze ans qui avait déjà la stature d'une femme, et se tenait devant lui, raide et compassée, presque bourrue, sans un éclair dans ses yeux d'un gris terne. Était-ce donc sa faute, à lui, si elle se montrait ainsi avec lui, sans abandon ni tendresse?... Pourtant, il avait été bon père pour elle... Même quand elle était toute petite, il avait cherché à pénétrer dans cette âme fermée, à ouvrir cette intelligence un peu lente, sans envolées ni aspirations; il s'était efforcé de rapprocher l'une de l'autre les deux scœurs de natures si différentes... Peine perdue. Blanche était restée la même, se révélant peu à peu tout à fait semblable à sa mère... Pensif, il demanda encore :

— Pourquoi ne vas-tu jamais chez M^{lle} Malouzec avec ta sœur?

Carrément, elle répondit de sa voix nette :

— Parce que je m'y ennue... Elle et Arlette causent toujours ensemble de choses qui ne m'intéressent pas, de fleurs, de livres, de pauvres. Est-ce que je sais?... J'aime mieux rester à travailler avec maman.

Toujours debout dans le cadre de la porte ouverte, elle avait l'air d'attendre qu'il la laissât s'éloigner. Il devina son secret désir.

— Je ne te retiens pas, mon enfant. Tu peux aller travailler.

— Pas maintenant; maman m'attend dans le salon pour voir M. le recteur.

Elle ferma la porte d'un geste précis. Et, dès qu'il n'entendit plus le bruit de son pas lourd dans le vestibule, il sortit avec une sorte de hâte, comme si c'eût été l'atmosphère de cette grande maison maussade qui pesait sur lui au point de rendre douloureux chacun des battements de son cœur.

Chez M^{lle} Catherine, il ne demeura pas, tant il avait soif d'être seul avec Arlette. Mais, quand ils furent dehors, il lui demanda avec une sollicitude tendre :

— Tu es bien couverte?... Assez pour n'avoir pas froid en montant avec moi jusqu'à Ploumar'ch, où je vais voir le petit Kerdec, qui s'est donné, hier, une entorse?

— Bien sûr que non, je n'aurai pas froid! Oh! père, que vous êtes bon d'être venu me chercher!... C'est bien, bien, tout à fait bien!

Vraiment, elle le regardait avec un tel rayonnement de plaisir dans les yeux qu'il sentit moins accablant sur ses épaules, le fardeau de la vie. Ils s'engagèrent sur la route qui dominait la mer; elle marchait auprès de lui de son pas souple, les lèvres entr'ouvertes pour mieux aspirer le souffle puissant du large qui passait sur elle comme une grande caresse enveloppante, lui mettant aux joues un rose plus vif, avivant l'éclat pourpre de ses lèvres, soulevant autour du front ses cheveux légers aux reflets d'or bruni. Ils allaient, elle, causante et joyeuse, lui apaisé par l'irrésistible charme de cette jeunesse en fleur et cependant ressaisi peu à peu par la pensée qu'il fallait lui faire connaître la demande de M^{me} Chausey.

L'impression bizarre l'étreignait que, quand il aurait parlé, l'enfant ne serait plus à lui toute, comme elle l'était en ce moment. Cet inconnu qu'il allait évoquer devant sa jeune pensée attirerait tout de suite vers lui quelque chose d'elle... C'était fatal. A quoi bon lâchement reculer? Et il demanda :

— Arlette, serais-tu contente d'aller à Paris?

— Aller à Paris!!! Moi?

— Oui, toi. Cela te ferait-il plaisir?

— D'y aller avec vous?... Oh! père, ce serait délicieux! Mais comment cela se pourrait-il? Dites, papa!... Oh! dites vite? Est-ce donc que vous avez reçu une lettre...

Elle n'osait achever.

— Oui, j'ai reçu une lettre de M^{me} Chausey, qui réclame ta présence au mariage de ta cousine Charlotte!

— Vrai? ma tante vous a écrit? Et elle me demande pour de bon? Sérieusement?

L'ombre d'un sourire passa sur les lèvres du docteur, tant cette joie naïve d'Arlette était bienfaisante à voir, — pareille à la flambée claire du foyer qui réchauffe un pauvre être glacé.

— Elle t'invite pour de bon, et avec tant d'amabilité, que je suis tout prêt à te confier à elle, si tu le veux!

— Oh! si je le veux!

Elle s'arrêta court, anxieuse, devant une crainte subite.

— Papa, pourquoi dites-vous « me confier? » Est-ce que vous ne viendriez pas avec moi?

— Ce ne serait pas possible, mon enfant chérie, je ne peux pas quitter Douarnenez; tu le sais bien.

— Et vous m'enverrez vivre là-bas à Paris, toute seule ! Oh ! père, c'est impossible ! Je ne veux pas vous quitter, jamais, jamais... Je ne veux pas et je ne peux pas ! Qu'est-ce que nous ferions l'un sans l'autre, nous qui ne nous sommes jamais séparés !

D'un brusque élan, elle s'était jetée vers son père, se serrant contre lui dans cette attitude enfantine qui lui était familière. Et, une seconde, ils restèrent également silencieux, également chers l'un à l'autre, bien unis dans cette solitude embrumée déjà par l'approche du crépuscule d'hiver. Le docteur posa sa main sur la jeune tête appuyée sur son cœur palpitant de tendresse et dit, avec un effort pour mettre un peu de gaieté dans son accent :

— Nous ne nous quitterions pas bien longtemps, mon aimée. Nous nous écririons beaucoup, de si longues lettres, que ce serait presque comme si nous causions ensemble !

— Cela vous suffirait, père?... Vous n'aurez pas de peine de me savoir loin de vous ?

— Je serais avant tout heureux, ma chérie, de te savoir dans une famille toute disposée à te témoigner beaucoup d'affection. Rappelle-toi combien, tout de suite, ta tante s'est montrée charmante pour toi...

— Oui, c'est vrai...

Elle murmura ces mots d'une voix rêveuse. La main toujours glissée sous le bras de son père, elle avançait auprès de lui, qui avait repris sa marche vers la chaumière basse de Ploumar'ch où il allait, maintenant toute proche.

— Oui, ils ont été bons, très bons, ma tante, mes cousines, et lui aussi... Guy !

— Et ils le seraient encore. Ils feraient voir à mon Arlette un coin de ce monde qu'elle a si grande envie de connaître ! Ils transformeraient ma petite sauvage en une vraie jeune fille.

— Oh ! père, ce ne serait pas possible... Jamais je n'arriverai à ressembler à Charlotte et à Madeleine ; elles sont trop bien !

Le docteur eut un pâle sourire devant cet humble aveu, devinant le mystérieux travail qui s'accomplissait dans cette âme juvénile, troublée par les soudaines perspectives dressées devant elle. Pensive, elle demandait :

— Père, si votre « petite » allait sans vous à Paris, vous ne vous ennuierez pas d'elle, réellement ?

— Je penserais que « ma petite » est bien entourée, bien aimée, et j'attendrais avec patience le moment où elle m'écrirait de venir la chercher.

— Vous viendriez aussitôt que je vous appellerais ?

— Aussitôt, dès que tu me ferais signe... Et, qui sait ? peut-être une fois à Paris, n'aurais-tu pas de longtemps, le désir de me faire signe !

— Oh ! cela, c'est impossible, puisque je ne serais pas près de vous !

Elle avait dit ces mots avec un tel accent jailli du cœur, que M. Morvan tressaillit, et une douceur pénétrante lui traversa l'âme. Ils étaient arrivés devant la chaumière où le docteur était attendu. Il détacha le bras d'Arlette, toujours serré contre le sien, et, de ce ton qu'il avait pour elle seule, il dit :

— Pendant que je vais voir mon malade, pense, chérie, à tout ce dont nous venons de parler ; et tu décideras toi-même de la réponse définitive que je dois envoyer à ta tante.

Henri ARDEL.

(La suite au prochain numéro.)

VERSET

*Enfant triste, égarée au désert des alarmes,
Erre, mais lève à moi ton regard languissant.
Et si tu veux pleurer, pleure, verse tes larmes
Comme j'ai, moi, versé mon sang.*

*Erre, mais en cherchant le sentier que j'ai pris,
Pleure, mais prends la croix chère à mes mains
[divines,
Viens, à moi qui t'attends, à moi qui te souris,
J'essaierai sur ton front ma couronne d'épines.*

*J'ai la douceur d'un frère et la force d'un Dieu,
Dans ma sérénité, je sais de tendres choses,
Et sur ton front pesant, ma couronne ira mieux
Que les lauriers humains et les humaines roses.*

*Le sentier retrouvé, tu n'auras qu'à le suivre,
L'amour dont tu gémis t'y conduit d'un bras
[fort,
Et qu'aimer seulement te fasse encore vivre...
J'aimais tant, moi, que j'en suis mort.*

JEAN DE L'ESTOILLE

Les Deux Batailles

(SUITE ET FIN)

V



PLUSIEURS semaines passèrent. Roger s'était fait, en dépit de lui-même, fort assidu auprès de M^{lle} d'Avret, qui lui en savait gré et le montrait sans coquetterie.

La maréchale constata avec plaisir que le nom de M. d'Orbe revenait fréquemment — quoique sans commentaires — dans la correspondance de sa filleule. Elle se garda bien de demander aucune explication. Ce n'était d'ailleurs plus elle qui écrivait ses lettres. Elle accusait une douleur rhumatismale, qui était en réalité une atteinte de congestion, dont elle jugea inutile d'effrayer Andrée.

Roger d'Orbe découvrit un jour qu'il avait affaire en Touraine; il vint prendre congé de ses amis, et dit à M^{lle} d'Avret qu'il ne passerait certainement pas auprès d'Aunoys sans aller saluer la maréchale, dont il avait gardé un souvenir aussi respectueux que reconnaissant. Il la pria de vouloir bien le charger d'une commission pour sa marraine.

La maréchale manifesta un sincère plaisir en recevant Roger; cette visite lui semblait une démarche, mais elle laissa venir la conversation qui, tout naturellement, dériva sur sa filleule. De crainte de faire une école, elle se garda de toute précipitation. Il fut question de la vie solitaire de la jeune fille, qui n'avait pour ainsi dire ni famille, ni foyer, et Roger s'étonna que la maréchale ne l'eût pas attirée auprès d'elle.

— J'ai eu pour cela deux raisons : Avouez qu'il serait peu récréatif pour cette pauvre enfant de vivre seule avec moi, en pleine campagne ? Voilà dix ans que je n'ai pas quitté Aunoys, et maintenant que la paralysie m'envahit, ce serait lui imposer un rôle de garde-malade

— C'est vrai ! dit Roger.

— Ma seconde raison est celle-ci : En appelant M^{lle} d'Avret auprès de moi, je lui donnais le droit de se considérer comme ma fille adoptive. Or, je ne veux, en aucune façon, encourager des hypothèses qui tendraient à poser ma filleule en héritière.

— Vous avez parfaitement raison !

La maréchale prit un temps, puis interrogea :

— Alors, vraiment, vous trouvez que j'ai raison ?

— Certainement ! Nos actes doivent toujours correspondre à nos intentions.

— Ma filleule n'a-t-elle pas assez de valeur personnelle pour se passer de la fortune d'autrui ?

Roger s'inclina très bas, en signe d'assentiment... et après une seconde d'hésitation :

— Je partage tellement ce sentiment, madame la maréchale, que je...

Elle ne lui laissa pas le temps d'achever :

— Je sais qu'en dotant ma filleule, plusieurs fois j'aurais... facilité les choses ; mais je n'aime pas les choses faciles. Et vous ?

Au lieu de répondre, Roger interrogea :

— M^{lle} d'Avret a dû faire ainsi quelques expériences humiliantes... pour nous !... et qui ont contribué, n'est-ce pas ?...

— Je sais ce que vous voulez dire ! Les idées particulières, que quelques cassures d'amour-propre ont fait naître, s'en iront d'elles-mêmes, quand... le boulet qui doit les tuer sera fondu... L'est-il ?...

— Je ne sais pas, je l'espère... Mais je n'en suis pas sûr !...

La maréchale regarda longuement Roger.

— Inutile d'aller par quatre chemins. De vous à moi, cela n'a pas sa raison d'être ! Je vous connais de longue date et vous estime beaucoup... J'aurais une grande sécurité à vous confier l'avenir de ma filleule.

Roger s'apprêtait à répondre, la maréchale l'arrêta encore :

— Non, écoutez-moi d'abord. Vous avez dit tout à l'heure que nos *actes* doivent correspondre à nos *intentions* ! J'ai agi tout autrement : Pour donner à ma filleule une pierre de touche, pour écarter les intéressés, j'ai toujours caché mes intentions. Je ne dote pas ma filleule, mais je lui laisse, par testament, toute ma fortune personnelle.

JOURNAL DES DEMOISELLES

14, rue Drouot, 14

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

A cette époque de l'année, surtout, la question des ouvrages n'est pas une question secondaire. Elle constitue, au contraire, pour beaucoup de jeunes femmes et de jeunes filles, une des grosses préoccupations du moment. Le Jour de l'an approche, et avec lui les mille petits cadeaux à offrir. Or, qui d'entre nous n'a une mère, voire même une grand-mère, toute une légion de tantes, de cousines et d'amies, auxquelles un petit rien, confectionné par les doigts habiles de la fille, de la nièce ou de l'amie aimée, est infiniment plus agréable à recevoir que toutes les plus belles merveilles achetées dans le magasin en renom.

La broderie est à l'ordre du jour, non seulement sur les robes, mais sur les coussins, que l'on multiplie à l'infini, et que l'on fait ronds, carrés, longs, plats, de toutes les formes enfin, car on les amasse dans un pêle-mêle plein de charme sur les coins de canapés, de divans, comme sur le dos des chaises longues ou le fond des fauteuils.

La mode étant au Louis XVI, la broderie rococo est très prisée. On fait réellement, en cette broderie comme en tout autre, du reste, de véritables petits chefs-d'œuvre...

Les écrans, les panneaux, les têtes, les petites chaises volantes offrent encore une grande variété d'objets pour utiliser ce genre de travail.

La tapisserie est non moins prisée, mais la tapisserie de style seulement. On est arrivé à reconstituer bien exactement tous ceux des siècles passés et à approprier chacun d'eux aux bois que l'on veut utiliser, que ces bois soient réellement de vieux bois ou des neufs, copiés sur des sièges authentiques d'une époque quelconque.

Le point de Hongrie fait fureur. On le mélange parfois au petit point, ce qui est très heureux comme combinaison.

La peluche, mélangée à de la soie brodée, fait très bien pour recouvrir des petites tables et des étagères en bois blanc. Des rubans de nuances claires, cousus à plat avec un point de feston, d'épine, ou de fantaisie, sur de la soie unie, permettent de composer des choses charmantes. Le point de croix s'utilise un peu partout, mais tout particulièrement sur le linge : serviettes, nappes ou chemins de table... En coton, le rouge et le bleu sont les nuances essentiellement solides; mais on a également de très jolie soie lavable dans tous les tons...

Dessus de buffets, d'étagères, de plateaux, de servantes, tout se brode aujourd'hui et donne au service une délicate apparence de coquetterie. On fait également en broderie des dessous de bouteilles, des dessous d'assiettes pour mettre sous les fruits ou les petits gâteaux, en guise de feuilles de vigne, des nappes de table à toilette, de table de nuit, etc., etc.

Les sacs-ridicules, ceux à éventails et à lorgnettes; les très grands, que l'on suspend, dans un salon, au coin d'une cheminée, d'une petite table à ouvrage, sur un paravent, ou au bras d'un fauteuil; les enveloppes pour la chemise de nuit; les housses de sacs de voyage, les sacs en toile, enfin, que sais-je!... l'énumération de tous ces riens charmants serait bien trop longue pour que je la fasse en entier, mais j'en ai dit assez, je crois, pour inspirer nos lectrices, d'autant qu'elles peuvent ajouter à tout cela les peintures à l'huile ou à l'aquarelle, sur porcelaine, sur tambourin, sur gaze, sur soie ou sur parchemin; le modelage, les découpures sur bois, les abat-jour, devenus un luxe obligatoire, et tant d'autres bibelots dont l'accumulation est presque une nécessité, tant elle est répandue dans nos appartements modernes.

Pour les chapeaux, en dehors du feutre, on fait aussi de la paille de laine qui ne manque pas de genre. On garnit cette paille d'un nouveau genre de plumes et de nœuds de ruban, absolument comme celle d'été, à moins de préférer un oiseau ou une fantaisie, ce qui est infiniment plus solide pour l'époque de brouillard et de pluie que nous traversons.

Beaucoup de robes de fillettes se font décolletées, avec guimpe. J'ai vu des modèles de robes habillées en bengaline, par exemple, dont la guimpe, les manches et la ceinture étaient en surah ou en satin Liberty (ce dernier est préférable); c'était fort heureux comme combinaison; mais la bengaline remplacée par du petit drap, n'aurait pas donné un moins bon résultat, et c'eût été plus solide.

Comme vêtement pour les enfants, rien ne vaut la longue douillette à manches. Celui-là au moins les enveloppe absolument, et les préserve du froid.

MARIE-BERTHE.

Le 11^e Album de l'Édition hebdomadaire (*blanche*), paru le 17 novembre, contient les travaux suivants : Boîte-pelote faisant vide-poche. — Garniture complète pour table de toilette, toile écrue à carreaux bleu faïence brodé en coton assorti. — Dentelle au crochet pour la garniture de toilette. — Draperie pour porte de salon, peluche rubis et soie verte. — Angle de mouchoir en broderie Renaissance. — Coin de mouchoir feston en soie lavable.

JOURNAL DES DEMOISELLES (N^o 12).

DÉCEMBRE 1894.

VISITES DANS LES MAGASINS

Très charmantes, les robes que M^{me} Coussinet-Piret, 43, rue Richer, fait pour les premières réunions intimes et les diners. Son goût, si sûr, donne à chaque façon qu'elle invente le caractère qui lui convient, car la robe de visites ne peut, quant au corsage, ressembler à celle du soir; c'est dans cette conformité de la garniture et de la façon avec l'emploi auquel la toilette est destinée, que l'on reconnaît le talent de la couturière. C'est presque de l'art, et M^{me} Coussinet-Piret est une artiste en son genre. Tout ce que nous voyons chez elle, robes, costumes, collets et pardessus, ont une note comme il faut des plus agréables. Les jeunes filles trouveront de très coquets costumes de ville et des robes du soir d'une simplicité élégante, à des prix très raisonnables; les jeunes femmes aussi seront contentes des prix des robes habillées ou simples, des jaquettes et collets qui leur sont destinés. Quant aux dames d'un certain âge, M^{me} Coussinet les habille parfaitement. Tout en conservant, pour leurs façons, l'esprit de la mode, elle sait enlever ce qu'il y a de trop excentrique, soit par l'addition de dentelle, soit en modifiant la coupe. Il serait difficile de rencontrer mieux.

Êtes-vous embarrassée pour le choix d'un ouvrage à offrir? Le travail doit-il être fait par vous ou par une fillette inexpérimentée ou par une travailleuse émérite, adressez-vous à la maison Lefèvre-Cabin, 74, boulevard de Sébastopol, elle vous sortira d'embarras. Vous y trouverez un choix des plus charmants ouvrages à la mode, les uns en broderie rococo, d'autres en satin appliqué de fort jolis motifs, d'autres encore au point de Hongrie, puis ceux à fils tirés. Ce sont des pare-lumière, des écrans à main, des écrans de feu, composés de deux et trois feuilles, dont la moitié reçoit une glace; il y en a avec une poche fort joliment drapée, avec une planchette décorée, pour poser le livre ou l'ouvrage. Pour les enfants, dessous de lampe, de vase, de bibelot en drap perforé dont les dessins se brodent au point lancé, dessins variés de fleurs ou de fantaisie. Il y a aussi pour les grands-parents des étuis à lunette, à pince-nez, des carnets qui ne sont point difficiles à faire et sont objets pratiques. Pour les messieurs, de très gentilles boîtes à allumettes, des porte-cigarettes qui n'encombreront pas les poches, des porte-cigares en fine peau. Si vous désirez un ouvrage plus important, choisissez, parmi les coussins en tapisserie, les belles poches, les tapis de table avec encadrement de peluche. Hâtez-vous, mesdemoiselles, 1895 est à la porte.

La maison Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré, n'est pas seulement une maison de travaux de haute fantaisie, elle est aussi, par les meubles qu'elle monte, tapissier de premier ordre. Parlons des tapisseries artistiques destinées à l'ameublement d'un petit salon et d'une salle à manger. Style Louis XVI pour le premier, Henri II pour la seconde. Attributs et personnages, sujets tirés des Fables de La Fontaine, paysages pour celui-là; animaux, verdure, chevaliers pour celle-ci; les deux d'un fort bon dessin s'harmonisant au style des bois merveilleusement sculptés. Les tapisseries sont préparées de manière à donner toute facilité pour l'exécution. La maison Lebel-Delalande soumettra les dessins, et si l'on veut faire reproduire quelques anciennes tapisseries, elle s'en chargera. Les paravents, les X, les banquettes, très à la mode en ce moment, les draperies pour pianos présentent des

dispositions charmantes de dessins, et les points de Hongrie sont superbes avec le mélange du petit point et du point Gobelin. Voici une collection d'objets pour étrennes qui attire et retient l'attention. Ils sont en soie ancienne combinée avec de la peluche unie ou brodée et du galon d'or. Balai de foyer, soufflet-jardinière, porte journal, classeur, vide-poche, écusson porte-photographie, coussin long, carré, rond, milieu formé d'un petit tableau en tapisserie. Ces objets se trouvent faits, mais la maison Lebel-Delalande les échantillonne et se charge du montage, si on le lui demande.

..

Toujours à la recherche de ce qui peut être agréable à nos abonnées, M. Billault, 17, rue du Cygne, l'habile et consciencieux joillier que toutes nos lectrices connaissent, vient de faire fabriquer à leur intention toute une série d'élégants articles de bureaux qui feront de charmants cadeaux d'étrennes. Quelle est la jeune fille, si gâtée qu'elle soit, qui n'accueillera pas avec plaisir ce coquet vase de cristal enchâssé d'émaux cloisonnés, dont le prix n'est cependant que de 12 fr.; ces mignons encrusters Renaissance à 6 fr., 9 fr. et 12 fr.; deux originales salières, avec pelles émaillées et en écriin, prix 9 fr.; des boîtes et bonbonnières à 9 fr. pièce; des cachets, 9 fr.; couteaux à papier, 10 fr.; des porte-menus à 3 fr. pièce ou 29 fr. la douzaine, en écriin; la liseuse Jeanne-d'Arc, 3 fr.; les ouvre-lettres épée, avec gaine, création nouvelle et originale, 14 fr.

Autre genre de cadeaux qui fait toujours très grand plaisir, ces mille petits bijoux fantaisie argent noir qui ont eu tant de succès près de vous les années précédentes, entre autres: l'agrafe de montre, qui fait broche et à laquelle la montre se suspend, pour être piquée à gauche sur la poitrine; c'est le dernier mot de la mode. Vous trouverez ces objets de 15 à 25 fr.

Boutons d'oreilles, perles argent noir, depuis 3 fr. 50. Bracelets or sur argent, avec perles argent noir, depuis 13 fr.

Chaines de montre, boutons de manchettes, épingles de cravate, épingles à chapeau, etc.

Voilà, certes, de quoi satisfaire les plus difficiles; et puis, si vous avez besoin de quelque pièce d'argenterie, en un mot de tout ce qui est beau, artistique et fini, ne craignez pas de vous adresser à la maison Billault, 17, rue du Cygne, en ajoutant 50 centimes au prix de la commande pour recevoir par port recommandé; c'est une maison sérieuse et de confiance absolue.

..

Rien de meilleur pour l'hygiène des dents que l'usage du dentifrice du docteur Pierre. Cette Eau, très appréciée des personnes soigneuses de leur denture, mérite son grand succès au double point de vue de la coquetterie et de l'hygiène. Elle arrête la carie et la prévient, entretient la blancheur de l'émail, raffermi les gencives et donne une très agréable fraîcheur à la bouche. Conserver les dents en parfaite santé, et, si elles sont de nature délicate, les préserver de la carie en les fortifiant n'est pas chose indifférente; c'est ce que fait l'Eau du docteur Pierre, si l'on s'en sert comme dentifrice habituel.

C. L.

CONCOURS DE DEVINETTES

PROPOSÉ AUX ABONNÉES

DU JOURNAL DES DEMOISELLES

Charade

Dans mon premier, la prisonnière
Languit et meurt bien souvent.
Avec mon deux, la cuisinière
Fait compotes artistement.
Mon tout est dans notre pays
Une ville près de la Lys.

Charade fantaisiste

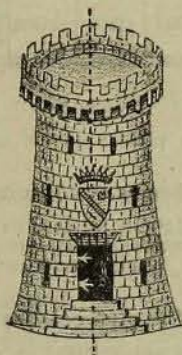
Mon premier est du bois sans eau.
Mon second est une tour sans air.
Mon troisième un roi désossé.
Mon tout un instrument bien redouté.

Enigme

On fait pour m'éviter des efforts superflus.
Qui m'a se tourmente sans cesse ;
Qui me perd est dans la détresse ;
Et qui me gagne ne m'a plus.

Rébus graphique

Prière de lire la phrase contenue dans la figure que
voici :



Langue française

D'où vient cette expression : « Vous êtes orfèvre, monsieur Josse » ?

Plantes enterrées

Dire les noms des plantes enterrées dans ces phrases :
Laissez les nids dans les buissons. — Sara aimait
Abraham, elle le servait. — Roland périt à Roncevaux. —
Le voilier refusait d'avancer. — Je fus ainsi prévenue. —
Allons, Lise, rondement, dépêchez-vous.

Problème pointé

VOYELLES : e — oi.. — u — ou. — e.. —
eu.e — i..é.i.e — ou — au.o.e — a..o..e — o. —
e.ou. —

CONSONNES : Pl.s — . — l'm. — q'.x — ...x —
nc.r. — q.nd — l — n. — f..t — n. — n..t — n.
— ..r —

Curiosités

Où se trouvait à Paris la tour appelée « Tour de la
Librairie » ?

Vers à terminer

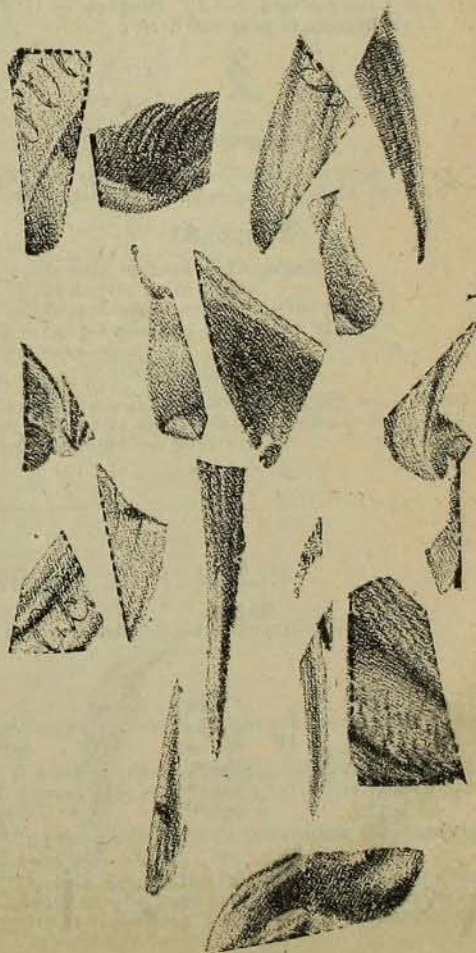
Le ciel est noir, la terre est
Cloches, carillonnez
Jésus est né ; la Vierge
Sur lui son visage

Pas de courtines
Pour préserver l'enfant du
Rien que les toiles d'
Qui pendent des poutres du

La neige au chaume pend ses
Mais sur le toit s'ouvre le
Et tout en blanc le chœur des
Chante aux bergers Noël

Casse-tête

Avec ces morceaux épars, former la figure d'une ai-
mable messagère :

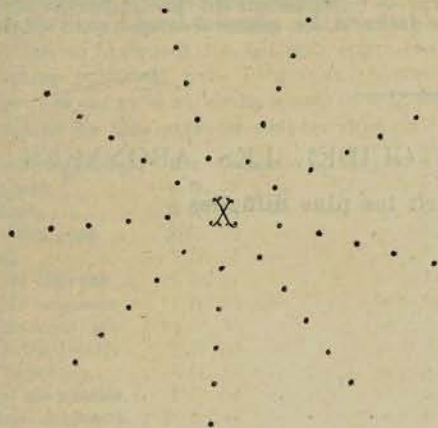


Mots en soleil

AUTOUR DU SOLEIL : Le héros d'un célèbre roman du XVI^e siècle.

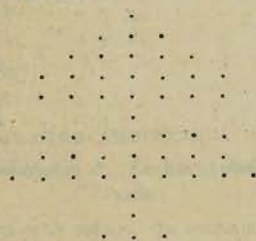
SYLLABE COMMUNE A TOUS LES MOTS ET LES FINISSANT : X.

DE GAUCHE A DROITE : Neuf verbes à l'infinitif, dont la première lettre formera le nom demandé.

**Mots en if**

VERTICALEMENT : Une régente célèbre.

HORIZONTALEMENT, DE GAUCHE A DROITE, EN COMMENÇANT PAR LE HAUT : Pour respirer. — Article. — Plus petite que nature. — A la majorité. — Se combattent. — Le début d'un bail. — Quand le cerf est pris. — Plus que fatigué. — Appartient au dimanche. — Consonne. — Pour frapper. — Article.

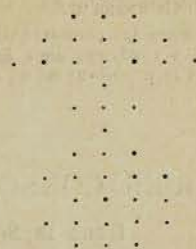
**Mots en losange**

Au cou. — Qui n'a pas d'esprit. — Un verbe au futur. — Une noble qualité. — Sur le métier. — Augmente tous les ans. — Voyelle.

Mots en lampe

VERTICALEMENT : Arbrisseau aux fleurs voyantes.

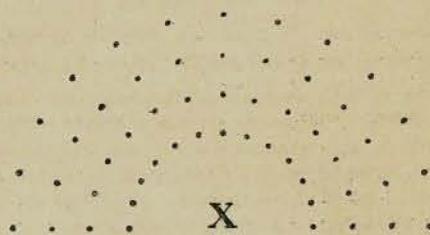
HORIZONTALEMENT : Au milieu d'un torrent. — Breuvage. — Alliage. — Qui aime le monde. — Voyelle. — Veut dire chant. — Eve en a deux. — Synonyme de lisse. — Abat la poussière. — Petite montagne aux Antilles. — Pour apprendre. — Un laborieux.

**Mots en éventail**

AUTOUR DE L'ÉVENTAIL : Fleur grimpante.

LETTRE COMMUNE A TOUS LES MOTS ET LES FINISSANT : X.

DE GAUCHE A DROITE : Pour s'appuyer. — Un arbre. — Pour écrire. — Donne la raisin. — Une couleur. — Division de l'escalier. — Privée de raison. — Souvent longue pour le soldat. — Poisson. — Rivière ou département. — Pour les tout petits. — Douces quelquefois. — Aux Enfers.

**Anagramme**

Je suis personnage mythologique. Si vous changez mes lettres de place, je deviens habitant d'un pays du Nord.

Logogriphe

Je suis la marque du mépris.

Je délivre privé de tête.

Décapitez : Je suis emplette.

Coupez encore : Gare aux souris !

Métagramme

Aliment précieux dans les campagnes. — Parfum pénétrant. — Pour se donner des couleurs. — Sorte de glaive. — Heure avancée. — Mesure.

CONDITIONS INDISPENSABLES A REMPLIR

Pour prendre part au Concours annuel du « Journal des Demoiselles »

1^o Le Concours ouvert le 1^{er} décembre 1894 sera clos le 25 janvier 1895, le 30 pour l'étranger.

2^o Le résultat des épreuves paraîtra dans le numéro du 1^{er} mars 1895.

3^o Les abonnées du *Journal des Demoiselles* peuvent seules prendre part au Concours.

4^o Les concurrentes peuvent se réunir en famille, se faire aider, demander des conseils pour en résoudre les questions.

5^o L'envoi des épreuves sera fait à l'adresse de M. Fer-

nand THIÉRY, directeur du *Journal des Demoiselles*, 14, rue Drouot.

6^o Il n'est pas utile d'avoir toutes les solutions justes pour envoyer ses recherches : tout envoi sera vérifié et classé.

7^o Un prix d'honneur sera accordé aux Concours absolument complets.

8^o Voici le nombre des récompenses décernées chaque année : Un ou plusieurs prix d'honneur, 4 premiers prix, 4 seconds, 4 troisièmes, 4 quatrièmes, 18 premiers accésits et 30 seconds.

9° Pour augmenter encore l'attrait du Concours, de jolis albums remplaceront la simple nomination des accessits.

10° Nous prions les abonnées qui désirent concourir de joindre à l'envoi de leurs recherches : 1° leur nom et adresse *exactement et clairement* écrits ; 2° la bande portant le numéro d'ordre de leur abonnement ou le nom du libraire qui a fait l'abonnement.

11° Si quelques-unes des concurrentes tiennent à garder l'incognito, elles voudront bien joindre aux renseignements ci-dessus le pseudonyme qu'elles auront choisi

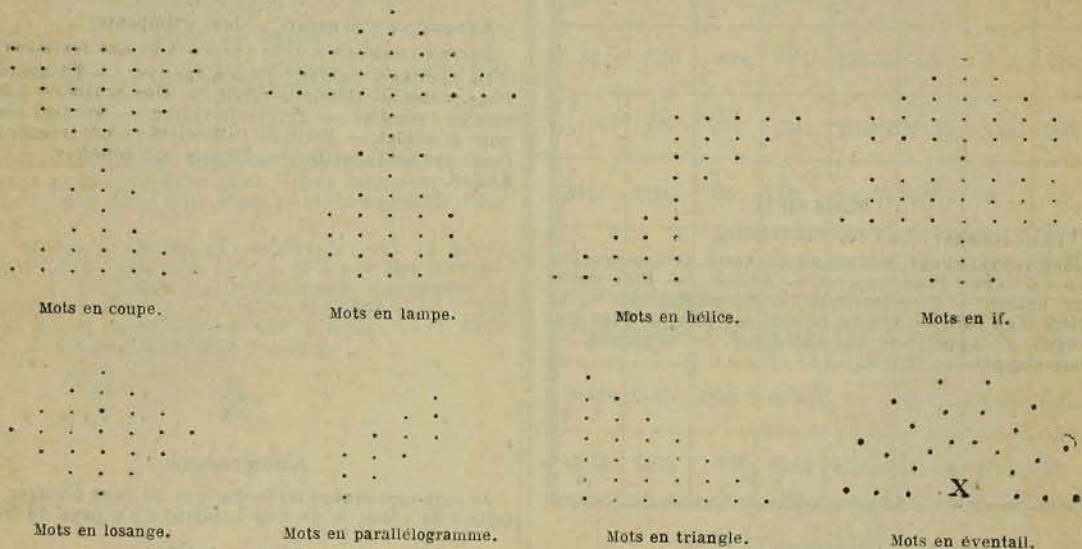
et nous nous conformerons à leur désir ; mais leur vrai nom doit cependant être joint au Concours.

12° Les abonnées du *Journal des Demoiselles* qui reçoivent leur journal par l'entremise d'un libraire peuvent prendre part au Concours ; elles devront seulement citer le nom de celui qui aura fait l'abonnement.

NOTA — L'abonnement fait chez un libraire donne les mêmes droits et les mêmes avantages que l'abonnement direct.

QUELQUES CONSEILS DESTINÉS A GUIDER LES ABONNÉES

Dans la Solution des Jeux d'esprit les plus difficiles



Il n'est point nécessaire d'expliquer les très faciles questions dont voici les figures ; il s'agit simplement de deviner les mots proposés et de les disposer selon la forme indiquée ; c'est de la souplesse d'esprit qu'il faut avoir.

MÉTAGRAME. — Plusieurs mots dont le sens varie par le changement d'une des lettres.

Exemple : LOIRE — MOIRE — COIRE.

ANAGRAMME. Mots dont le sens change complètement d'après le bouleversement des lettres.

Exemple : LIN, NIL. — NAITTE, TANTE.

LOGOGRIPE. — Mot dont le sens varie par le changement ou la suppression d'une des lettres qui les composent.

Exemple : FLOT, LOT. — ROSIER, OSIER.

MOTS EN CROIX. — A l'aide de lettres données pêle-mêle, il faut reconstruire deux mots proposés et les disposer en croix. La lettre de jonction est commune aux deux mots.

Exemple : T L L I I U E P S A.

T
U
L I L A S
I
P
E

PLANTES ENTERRÉES. — Une phrase donnée, il s'agit de former, à l'aide de lettres se suivant, un nom de plante, un seul par phrase.

Exemple : ELLE A SALI SA ROBE. — (LIS).

PROVERBE. — Il faut trouver le contraire des mots proposés, et les initiales de ces mots formeront les mots d'un proverbe quelconque.

ACROSTICHE. — Quelques mots incomplets proposés ; il s'agit de retrouver les lettres négligées. Ces lettres, dans le sens vertical, donneront les noms demandés.

Exemple :

S	AB	A
A	GA	G
R	IR	A
A	ZO	R

FIL D'ARIANE. — On donne le nom de problème syllabique à la disposition de syllabes dispersées sur un carré de 64 cases ; ces syllabes ne sont pas jetées au hasard, elles suivent un fil conducteur. C'est ce qu'il faut trouver.

Voilà, croyons-nous, les questions qui renferment le plus de difficultés. Quant aux autres jeux d'esprit, tels que charades, énigmes, rébus ou devises, ils sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'insister sur la manière de les résoudre.

LA DIRECTION.

REVUE PARISIENNE

Les plus solides et les plus jolis tissus pour robes, jaquettes, mantes et manteaux sont édités par MM. Roullier frères, fabricants, 27, rue du Quatre-Septembre, à Paris. C'est directement à ces messieurs qu'il faut s'adresser si on désire en recevoir échantillons, ainsi que des fins de pièces et coupons mis en vente à prix réduits, dont ils ont de tous les métrages en unis, fantaisies, noirs et couleurs, en indiquant les métrages approximatifs et les nuances préférées, puis l'ordre de préférence des choix pour le cas où il aurait des coupes de vendues.

Les tissus les plus en faveur sont les suivants :

Natté montagnard...	7 fr. 50	le mètre; largeur 1 m. 30
Corckscrow	8 fr. 75	— — 1 m. 30
Covercoat	9 fr. 75	— — 1 m. 30
Drap whip cord.....	8 fr. 75	— — 1 m. 30
Hindia.....	7 fr. 75	— — 1 m. 30
Zibeline frileuse....	11 fr. »	— — 1 m. 30
Broderie soutache....	11 fr. 50	— — 1 m. 30
Zibeline mosaïque....	12 fr. 50	— — 1 m. 30
Drap satin soleil....	7 fr. 50	— — 1 m. 30
Bure naturelle.....	7 fr. 25	— — 1 m. 30
Cheviot sibérienne....	7 fr. 50	— — 1 m. 30
Draperie diagonale..	11 fr. »	— — 1 m. 35
Drap jaquette.....	12 fr. »	1 m. 32 et 1 m. 35
Scotland.....	8 fr. 75	— — 1 m. 40
Diagonale soyeuse....	8 fr. 50	— — 1 m. 40
Cheviotte cardée....	8 fr. 75	— — 1 m. 40
La Walkyrie.....	8 fr. 50	— — 1 m. 40
Angora.....	6 fr. 75	— — 1 m. 20
Astrakan persan....	11 fr. 25	— — 1 m. 20
Acadien sans gêne....	6 fr. 75	— — 1 m. 20
Le chardon.....	7 fr. 75	— — 1 m. 20
Retors mat.....	6 fr. 50	— — 1 m. 20
Vicormia.....	4 fr. 90	— — 1 m. 20
Zibeline pèlerin.....	7 fr. 25	— — 1 m. 26

FLEURS ARTIFICIELLES

De M^{me} A. Favier, rue du Faubourg-Poissonnière, 68 Paris.

Il convient, en cette saison, de recommander les jolies fleurs d'appartements de cette maison. Nous mentionnons en particulier de beaux dahlias simples, dont les teintes riches et variées, et les délicates panachures, sont absolument naturelles; puis des pieds de primevère d'une grande fraîcheur, des tulipes, du capillaire et de la fougère formant de charmants mélanges pour corbeilles; des gypsophiles, de l'aster et autres fleurettes; des branches de roses diverses, de chrysanthèmes, de reines-marguerites, de petits narcisses de Nice, etc., etc., le tout soigné et à des prix avantageux.

MAISON ARCHAUD ET VIALE

256, rue Saint-Honoré.

Exposition de fourrures, importation directe du Sud; chinchilla royal du Pérou, les plus belles peaux, dans des prix abordables, pour des garnitures de manteau de jeunes filles.

Des magnifiques couvertures en vigogne de l'Inde, jaune et noir; tapis pour salon; dessus de lit ou couvertures de voiture, toute nouvelles, en plumes d'autruche imitant les ondulations de l'Océan. Fourrures de tous genres; des superbes collets d'astrakan, des skungs et autres.

A tout acheteur de 600 fr., il est offert comme prime une

descente de lit en peau de tigre et aux acheteurs de 300 fr. une cravate en skungs.

A l'approche de l'hiver, la saison des rhumes et bronchites, la maison Vivien, rue La Fayette, 126, à Paris, nous charge d'informer nos abonnées qu'elle leur fera parvenir, sur demande, tous les renseignements concernant le *Vin du docteur Vivien*, à l'extrait de foie de morue.

Cette préparation remplace l'huile de foie de morue; elle est de goût agréable, que les enfants la prennent avec plaisir.

MM. Jobert et Nadaud, 24, rue du Quatre-Septembre, ont créé un nouveau modèle de corset perfectionné qui remplit toutes les conditions. Sans ressorts, il est souple et élégant; il amincit la taille. Incomparable comme légèreté et beauté de forme, il ne cause aucune gêne et se recommande aux jeunes filles et femmes qui veulent réunir le confortable et l'agréable.

Les prix, très modérés, sont à la portée de toutes les bourses.

CHAUFFAGE PAR CIRCULATION D'AIR
POÊLES, CHEMINÉES ET CALORIFÈRES TUBULAIRES
A FEU CONTINU

AUGUSTE BESSON, Fabricant, 27, rue Rennequin

Magasin de vente : 35, boulevard des Capucines

Comme renseignements complémentaires de notre article du 1^{er} novembre sur les appareils tubulaires, nous ajouterons, pour rassurer nos abonnées, que c'est surtout par la circulation d'air chaud que cet appareil transmet la presque totalité de la chaleur produite par le foyer.

Une chambre de chauffe parfaitement étanche reçoit à sa sortie du foyer les gaz, produits de la combustion; elle est traversée dans sa hauteur par une série de tubes en tôle d'acier isolés du foyer. Ils ne peuvent jamais être surchauffés. Empruntant leur chaleur aux produits gazeux, ils donnent passage à l'air de l'appartement. Il y a donc sécurité complète.

Les prix varient de 100 à 150 francs, selon la grandeur et la décoration artistique.

S'adresser au magasin de vente, 35, boulevard des Capucines. — Envoi, sur demande affranchie, du catalogue illustré, projets et devis.

L'HEURE DES CADEAUX

Les bonbons sont les puissants auxiliaires des étrennes, mais il faut qu'ils portent la marque d'une grande maison, et que leurs enveloppes constituent de véritables cadeaux, art et gourmandise réunis.

C'est être dans le mouvement, dans le train, comme on dit aujourd'hui, que de s'adresser à Pihan, le célèbre chocolatier, 4, faubourg Saint-Honoré.

Les charmantes fantaisies et les délicieux bonbons en chocolat de la maison Pihan obtiennent toutes les préférences dans le monde élégant.

DENTELLES DU PUY (HAUTE-LOIRE)

Pour tout achat de dentelles vraies ou de fantaisie, jais, passementeries, s'adresser à M^{me} Privat, 42, boulevard Carnot, au Puy (Haute-Loire).

Envoi d'échantillons et des prix de fabrique.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 5018

Modèles de M^{me} Forcillon sœurs, rue Saint-Honoré, 165
(Place du Théâtre-Français)

COSTUME DE FILLETTE. — Blouse de peluche marron, fermée dans le dos sur une jupe en tissu écossais disposé en biais; manche en écossais. — Chapeau de peluche marron avec ruche mais, posée en couronne, et petite aigrette.

COSTUME EN DRAP MASTIC. — Jupe fendue de côté sur une quille de velours vert; la partie coupée de la jupe est relevée en revers avec double revers de drap crème. Corsage ouvert sur une chemisette en velours vert; revers croisés entrant dans la ceinture et double revers de drap crème; jockey-pélerine avec petit revers au bord et double revers crème retenu par des boutons d'acier; manche de velours vert, froncée au poignet, avec petit sabot; ceinture de drap crème fermée par un bouton d'acier. — Chapeau de velours coulissé formant côtes, orné de coques de ruban avec plume.

COSTUME EN DRAP MOUCHETÉ. — Jupe plate devant, montée à plis simples espacés. Corsage légèrement plissé dans la ceinture; plastron boutonné en dessus du corsage; manche très longue, revenant sur le corsage et montée à gros plis sous le plastron, et dans le dos à l'empiècement, qui forme une petite pointe. (Voir la planche de patrons.)

MODÈLE COLORIÉ

M^{me} TABOURET CARRÉ DE PIANO, tapisserie, modèle de M^{me} Euchet, rue du Faubourg-Poissonnière, 25.

FEUILLET DE BRODERIE

DEUX ALPHABETS AU PLUMETIS.

UN GRAND ALPHABET AU POINT DE CROIX, en deux nuances; on lera ces lettres pour linge de table ou pour draps, suivant la grosseur de l'étamine qu'on emploiera; elles ont environ 90 points de hauteur.

DOUZIÈME ALBUM DE TRAVAUX

Chemin de table. — A L. — Petite botte au tricot. — Corbeille à ouvrage. — Costume en lainage. — G B. — Tablier d'enfant. — Dessous de lampe. — Albertine. — Angle, broderie anglaise. — T P. — Napperon. — Garniture. — B S. point de croix. — M B. — Angle broderie. — M V. point de croix. — Petite dentelle en lacet. — Jaquette pour jeune fille. — Toilette de fillette. — Chardon, tapisserie. — Deux dessous de compotiers. — Tablier d'enfant. — Porte-montre.

PATRONS. — FEUILLE XII

1^{er} côté

CORSAGE, 3^e figure, gravure 5018.

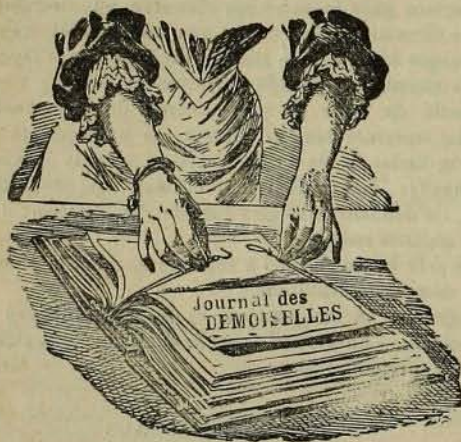
CORSAGE OUVERT, page 3, Album de décembre.

JAQUETTE POUR FILLETTE, page 6, Album de décembre.

2^e côté

CORSAGE DE FILLETTE, page 7, Album de décembre.

TABLIER D'ENFANT, page 8, Album de décembre.



RELIURE MOBILE

POUR CONSERVER ET CLASSER LES 12 NUMÉROS
du JOURNAL DES DEMOISELLES
Avec tous leurs suppléments

Avec ce classeur on peut relier quelle qu'en soit l'épaisseur et retirer instantanément avec la plus grande facilité une ou plusieurs pièces sans déranger les autres. Chaque pièce est maintenue séparément par un élastique. Cartonnage toile verte avec 12 rayons pour tenir 12 livraisons et la table, titre or sur le plat de la couverture.

Prix, au bureau du journal, 14, rue Drouot :
3 fr. 50 pour toute la France

Pour recevoir *franco* par colis postal, envoyer à l'ordre de M. Fernand THIÉRY un mandat-poste de 4 fr. 35.

SOIXANTE-DOUZIÈME ANNÉE

LE JOURNAL DES ENFANTS

PARAISANT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS

Même administration que le « Journal des Demoiselles »

HISTOIRES, RÉCITS, CONTES, LÉGENDES, THÉÂTRE, JEUX, TRAVAUX, DESSINS, GRAVURES, MODES POUR ENFANTS

PRIX, UN AN : FRANCE, 12 francs. — ÉTRANGER, 16 francs

Les abonnements partent d'un mois quelconque pour se terminer fin décembre. On s'abonne en envoyant par mandat de poste le prix proportionnel au nombre de numéros restant à publier, à l'ordre de M. Fernand Thiéry, directeur, 14, rue Drouot.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

— Elle le sait ?

— Non ! Elle l'ignorera même jusqu'au jour de ma mort.

— Alors, madame la maréchale, dit Roger avec un peu de froideur, je me demande pourquoi vous m'avez précisément choisi pour cette confidence ?

— Pourquoi ? Me suis-je donc trompée ? N'alliez-vous pas tout à l'heure me dire ?...

Et comme Roger se taisait :

— Eh bien, je vous écoute !

— Il fallait, alors, me laisser parler ; maintenant, je n'ai plus rien à dire. Votre confidence, madame, me met hors concours.

— Vous êtes fou !

— Me permettez-vous de dire, ou voulez-vous dire vous-même à votre filleule ce que vous m'avez fait l'honneur de me confier ?

— Je ne vous permets absolument rien !

— Que voulez-vous donc que M^{lle} d'Avret pense de moi le jour où elle saura ?...

— Mais ce jour-là est encore loin, j'espère... Elle aura eu le temps de vous connaître et de vous croire sur parole.

— C'est une épreuve que je ne veux pas tenter ! Et, à moins que vous ne veuillez me permettre de dire à M^{lle} d'Avret quels sont ses avantages... ou le lui dire vous-même...

— C'est absurde !

Au fond, ça n'était pas absurde ; et la maréchale, tout en défendant son idée, s'en rendait parfaitement compte. Elle ne voulut pas cependant capituler sur l'heure. Elle affecta même un air très résolu. Naturellement, Roger n'insista pas. Elle lui fit promettre toutefois de revenir le lendemain, puisqu'un engagement, pris à Tours pour la soirée, ne lui permettait pas d'accepter l'hospitalité chez elle.

Le lendemain, quand Roger se présenta, il trouva la maison en émoi ; la nuit même, la maréchale avait eu une seconde attaque, qui lui laissait la parole fort embarrassée. Il ne put la voir. Le médecin ne croyait pas à un danger immédiat ; mais il fallait quelques jours de repos absolu.

Sur cette assurance que la crise une fois passée, la parole reviendrait, la maréchale faisait prier instamment Roger de ne pas inquiéter sa filleule, à laquelle elle se réservait de faire connaître l'accident, alors seulement que toute trace en aurait disparu. Il repartit donc, sous l'influence de l'entretien de la veille, et se trouva plus embarrassé que jamais de son personnage. Il fallait attendre, mais quoi ?... Tout dépendait de la maréchale ; l'avait-il convaincue ?

A son retour, quelque envie qu'il en eût, Roger n'osa différer sa visite à M^{lle} d'Avret. Le désappointement de la jeune fille fut grand de trouver Roger d'Orbe beaucoup plus cérémo-

nieux qu'à son départ. Marthe se perdit en conjectures...

Une semaine passa, l'attitude resta la même.

Un matin, Pierre galopa jusqu'aux « Merlettes » et, sans préambule, il posa la question :

— La maréchale t'a refusé sa filleule, n'est-ce pas ?

Roger secoua la tête et regarda fixement l'horizon.

— Mais, dis-le donc ! M^{lle} d'Avret est libre, après tout ; et si la maréchale refuse son consentement...

— Mais je ne le lui ai pas demandé.

— Bah ! dit Pierre stupéfait... Qu'es-tu donc allé faire à Aunoys ?...

— Je suis allé à Tours, en m'arrêtant à Aunoys, pour y voir une vieille amie ; et c'est tout !

— Tu as des secrets, c'est ton droit, et je te demande pardon de m'être mêlé de tes affaires... mais M^{lle} d'Avret est notre hôte... Je ne veux pas te mal juger, puisque j'ignore les motifs qui te font agir... cependant...

— Cependant ?

— Marthe ne te voit plus avec le même plaisir à la maison... Elle devine un gros chagrin chez sa jeune amie et t'en rend responsable.

— Et toi ?

— Moi ? Oh ! moi !... Que veux-tu que je te dise !... J'ai eu pour toi beaucoup d'amitié, presque du respect... Je ne voudrais pas les perdre.

— Tu es bien bon ! dit Roger, avec un peu d'ironie.

— Je ne plaisante pas, Roger.

— Ni moi non plus.

— Dis donc quelque chose, sapristi !... Donne une raison !...

— Tranquillise-toi, je compte quitter les « Merlettes » avant la mi-septembre ; or, comme nous sommes le 27 août...

— C'est tout ce que tu trouves à faire, Roger ?

— Oui ! Ai-je dit un mot, ai-je fait un acte qu'on puisse me reprocher ? M^{lle} d'Avret m'a plu ; je l'ai laissé voir, soit ! Est-ce un crime ?

— Un crime, non !... Puisque tu as eu l'habileté de ne rien mettre contre toi ! Me diras-tu que tu ignores le pouvoir très grand que tu possèdes ?... Eh bien, tu l'as exercé, ce pouvoir ; tu as fait ton possible pour te faire adorer... et après...

— Je n'ai certainement pas la présomption d'être allé jusque-là.

— Ne jouons pas sur les mots ! Tu sais mieux que moi, d'ailleurs, jusqu'où tu es allé ! Et tu trouves cela loyal ?... Et tu crois, en tant, être quitte de tout ? Un homme de cœur ne se dérobe pas sans motif, après avoir encouragé toutes les espérances.

— Qui te dit que ce soit sans motif, répondit

Roger avec un peu de hauteur, et que le sacrifice que je m'impose ne soit pas égal à celui de M^{lle} d'Avret ?

— Tu devais, en tous cas, l'en faire juge.

— Mais je suppose, j'espère du moins, que cela arrivera un jour ou l'autre !...

— En attendant, tu pars ! Tiens, Roger, tu ne sais pas le mal que tu me fais en me forçant à...

— A ?...

— Te... moins estimer qu'autrefois.

— Qui t'y force ?... Je pourrais au moins bénéficier du doute !

Pierre haussa les épaules et partit. Il s'en alla perplexe et mécontent. Que n'aurait-il donné pour trouver une excuse à Roger d'Orbe !... Malgré lui, se rappelant la conversation qu'ils avaient eue naguère, il était obligé de reconnaître que, chez le diplomate de quarante-trois ans, l'habitude des affaires et l'ambition avaient détruit toute spontanéité. Cette réflexion l'attrista. Pierre avait autrefois ressenti pour Roger une de ces amitiés enthousiastes que les jeunes éprouvent quelquefois pour leurs aînés plus brillants. Cette amitié était faite d'un peu d'admiration et de beaucoup de dévouement.

Naturellement, Pierre ne se vanta à personne de son expédition ; mais le soir, Andrée lui dit brusquement :

— Vous êtes allé aux « Merlettes » ce matin, monsieur Vilher ?

— Oui, oui, mademoiselle... Je suis allé aux Merlettes pour...

— Eh bien ? demanda Marthe vivement.

— Eh bien... J'ai vu Roger.

— Naturellement ! Et puis ?...

— Nous... nous sommes entendus pour dimanche... Tu sais qu'il a invité le colonel et tous les officiers du régiment pour l'ouverture de la chasse... On fera l'ouverture aux Merlettes, cette année...

— Je ne te demande pas tout ça ! dit Marthe avec impatience.

— Alors... qu'est-ce que tu me demandes ?...

— Tu le sais bien ! Ne fais donc pas le niais !

Pierre eut un moment de silence et, soudain, changeant de ton, essayant même de paraître convaincu :

— Je suis sûr, Marthe, qu'au fond de tout cela, il y a un malentendu dont... la maréchale doit être la cause.

— Ne le défends donc pas ! interrompit Marthe avec irritation. Tu ne penses pas un mot de ce que tu dis !

Pierre ferma la bouche et se tint coi, brochant sa serviette à thé pour éviter le regard de M^{lle} d'Avret.

D'un ton incisif, où pourtant tremblait une forte émotion, Andrée reprit :

— M. Vilher parle d'un malentendu entre

la maréchale d'Aunoys et M. d'Orbe ! Mais je suis tout à fait en état de vous l'expliquer, ce malentendu... C'est la quatrième fois qu'il se produit...

Elle essaya de sourire, mais des larmes inondaient ses yeux indignés.

— La maréchale, n'ayant pas de famille très proche, on s'imagine — je ne sais pas pourquoi — qu'elle me traite en fille adoptive. Mais, honnêtement, elle détrompe les gens !... Voilà tout le malentendu qui peut exister entre elle et M. d'Orbe.

Pierre et Marthe échangèrent un coup d'œil qu'Andrée intercepta et, ne voyant sur leurs lèvres ni dans leurs yeux aucune protestation, elle s'écria, exaspérée de ce silence :

— Défendez-le donc ! C'est votre ami !

Il est des êtres que nous nous reconnaissons seuls le droit d'accuser, et encore n'est-ce que pour en avoir le démenti et provoquer chez les autres une contradiction dont nous sommes avides.

— Défendez-le donc ! Ne le défendez pas ! ruminait Pierre abasourdi ; comme c'est comode ! Dieu sait pourtant si je voudrais le défendre !...

Trois jours plus tard, Andrée, prétextant l'inquiétude que lui causait la santé de sa marraine, partit pour Aunoys.

VI

Ainsi que l'avait dit Pierre, c'était aux Merlettes que le colonel et les officiers du régiment devaient, cette année-là, faire l'ouverture de la chasse. Roger, criblé d'invitations et de politesses par M^{me} la colonelle, avait saisi cette occasion de tout rendre en bloc. Bien que sa tenue, plus que discrète, eût découragé toutes les espérances qui accompagnent un célibataire, on ne se tenait pas pour battu ; naturellement, les potins féminins avaient tout d'abord commenté les fréquentes visites de Roger d'Orbe chez ses amis Vilher ; mais comme aucun événement n'en sortait, on se remit à espérer dans la maison du colonel.

Elisa de Boismaret était, en somme, une fille de mérite : éducation sérieuse, esprit solide, bon sens pratique, pourvue en plus de la dot réglementaire. Malgré ses qualités, — peut-être même à cause de ces qualités, — elle était la terreur du régiment. Les jeunes gradés ne s'y frottaient guère ; quant aux autres... ils couraient encore !... A tort ou à raison, elle avait la réputation de mener le régiment. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle menait d'une main ferme la maison du colonel, et que ses quatre neveux, collégiens de douze à dix-sept ans, lui

obéissaient au doigt et à l'œil, beaucoup plus rapidement qu'à leur mère. En même temps, ils l'aimaient beaucoup, car elle était le camarade et presque le boute-en-train de tous leurs jeux.

Les quatre fils du colonel devant faire partie des invités, on jugea prudent, plusieurs jours avant la chasse, de les familiariser avec leurs armes. Quelques officiers de bonne volonté s'attelèrent à la besogne, qui était une mesure de sûreté générale, rien n'étant, à la chasse, plus dangereux que les maladroits. Elisa de Boismaret, amateur de tous les genres de sport, tirait avec ses neveux.

Dans le jardin, sur une large pelouse, on lançait des boulettes de foin, simulant un vol de perdrix, et tout le monde envoyait de la grenaille. Cet exercice passionnait les chasseurs, et du salon, où recevait la colonelle, on entendait l'éclat des voix joyeuses, raillant une maladresse, célébrant un succès !

Roger d'Orbe, ce jour-là, faisait le maître d'armes, — prétexte honnête d'abandonner le salon, où ces dames rééditaient à loisir les mêmes potins et les mêmes mots d'esprit. Pierre Vilher, pour le même motif, eût volontiers prêté son expérience aux novices du jardin ; mais, n'ayant pas revu Roger depuis l'explication des Merlettes et le départ d'Andrée, il éprouvait une gêne qui lui faisait éviter sa rencontre. Il resta donc au salon, autour de la table à thé, dont il faisait le service.

Soudain, les éclats bruyants qui fusaient du jardin s'arrêtèrent, coupés net à la suite d'une décharge. Tout le monde se leva, le regard anxieux, l'oreille tendue... il se fit un silence : on avait l'intuition d'un malheur. Pierre s'élança.

Au milieu de la pelouse, consternés, sans parole, les jeunes gens se regardaient. D'un coup d'œil, Pierre vit que le malheur n'était pas là... A quelques pas, les deux mains sur son front, Roger se tenait immobile. Pierre bondit vers lui : — Qu'y a-t-il, Roger?... Tu es blessé?... Voyons, dis-moi !

— Oui... une décharge. Dans les yeux... et le front, je crois !

Le prenant à bras-le-corps, Pierre l'entraîna sur un banc qu'abritait un hêtre et, lui détachant avec précaution les deux mains du visage, il essaya tout doucement de soulever les paupières.

Le haut du front et les deux yeux étaient criblés.

— C'est sérieux, n'est-ce pas ? demanda Roger.

— Oui ! répondit Pierre, horriblement pâle, et la voix cassée par l'émotion. Je vais te bander les yeux ; laisse-moi faire ; je crois que cela vaudra mieux.

— Arrange-toi, Pierre, pour qu'on me laisse tranquille jusqu'à l'arrivée du chirurgien... Et puis, quoi qu'il y ait à faire, je veux rentrer chez moi ; tu comprends !

— Ne t'inquiète pas. Je veillerai à ce qu'on te laisse la paix, mon pauvre Roger.

Sur la pelouse, la première épouvante passée, les cinq tireurs avaient posé leurs armes et s'approchaient lentement du hêtre. Pierre les arrêta d'un geste :

— Non, pas un mot ; je veux du calme. Prévenez de ce qui vient d'arriver, afin qu'on ait tout de suite un chirurgien.

La colonelle insistait de toutes ses forces pour qu'on amenât le blessé dans la maison. Pierre refusa énergiquement, disant que toute absence de mouvement lui semblait préférable. Il demandait seulement que le chirurgien fût amené en grande hâte, qu'on allât aux Merlettes prévenir Antoine — c'était le valet de chambre de Roger — et qu'on apportât un fauteuil, pour que le blessé eût la tête soutenue.

Au bout d'un instant, Roger demanda :

— N'y a-t-il plus personne auprès de nous, Pierre ?

— Non.

— Alors, rends-moi un service, veux-tu ?

— Certainement ! Dis ?

— Où sont les fusils ?

— Sur la pelouse. Chacun a déposé le sien à la place qu'il occupait.

— Va les chercher ; mets-les tous ensemble.

— Pourquoi ?

— Deux seulement sont partis ; trois ont raté ; j'ai très bien entendu. Or, comprends-moi bien ! Je ne veux pas qu'on sache en quelles mains étaient ceux qui sont partis.

— C'est très généreux, Roger, ce que tu fais là, et très bon d'y songer dans un pareil moment.

— Pas si généreux que ça, va !... D'ailleurs, il s'agit d'un accident et non d'un crime, alors à quoi bon connaître le coupable ?... Toi, tu vas savoir, naturellement ; mais promets-moi, si tu trouves l'arme de M^{lle} de Boismaret déchargée, de ne le dire à personne... Pas même à moi.

— C'est entendu ! Et même, si tu veux, je déchargerai les autres ?

— Tu as raison, fais !

Pierre déchargea les armes, mit les fusils en faisceau et revint auprès de son ami.

— Maintenant, Pierre, que je te dise mes motifs : Je veux éviter, à tout prix, que M^{lle} de Boismaret, sous prétexte de remords, me harcèle de son dévouement et se découvre le droit de me l'imposer, sous forme de dommages et intérêts.

— Ne te tourmente pas, Roger, je te délivrerai des importuns

— Je te demande peut-être un mensonge? Mais, je t'en prie, pour ma tranquillité, dis que son arme était encore chargée.

Pierre esquiva l'interrogation indirecte et répondit simplement :

— Je dirai tout ce que tu voudras! Je t'en prie, fie-toi à moi et ne t'agite pas!

VII

Une amélioration très sensible s'était déjà produite dans l'état de la maréchale, lorsque sa filleule arriva à Aunoys. Andrée ne soupçonna donc même pas la gravité de l'état précédent. Un peu de gêne, de gaucherie, de raideur, voilà tout ce qui restait du dernier accident. Sur la recommandation du médecin, la maréchale avait repris sa vie accoutumée, ses habitudes matinales. Elle marchait, écrivait, agissait, faisant autant d'exercice que ses forces et le temps le lui permettaient.

S'imaginant d'abord que le voyage d'Andrée n'était qu'une conséquence de celui de Roger, la maréchale était résolue, au premier mot de sa filleule, à éclaircir la situation, comme le voulait M. d'Orbe. Or, ce premier mot ne venant pas, Andrée gardant au contraire un silence absolu, la maréchale ne savait que penser. N'osant pas trop s'aventurer à questionner directement, elle attaqua de biais. Andrée ne répondit pas. Devinant la jeune fille inquiète, irritée, malheureuse, la maréchale épiait le moindre prétexte, elle provoquait même une parole amère qui lui permit de dire la vérité. Andrée resta muette.

Malgré ses dénégations, il était certain qu'en déclarant à Roger ses intentions, elle avait cru stimuler son ambition. Ce mariage lui plaisait entre tous. Son expérience de la vie lui permettait de comprendre qu'à l'âge et dans la position de Roger, on ne se détermine pas exclusivement par des sentiments. Le voyant hésitant, et se trompant sur les motifs de cette hésitation, elle avait cru lui faire la partie belle. Tout au contraire, elle se trouvait l'avoir froissé. Elle désirait réparer le mal; mais comment faire, puisque Andrée ne se plaignait pas?

Même, dans sa correspondance avec Marthe, la jeune fille s'était interdit la faiblesse de nommer Roger d'Orbe. Et Marthe laissait son amie dans l'ignorance du terrible accident, tant que l'oculiste n'aurait pas rendu son arrêt. Mieux valait, pensait-elle, dire à Andrée le malheur tout entier, quel qu'il pût être, que de lui infliger les angoisses de l'incertitude.

Trois semaines s'étaient écoulées, et depuis

deux jours seulement l'oculiste s'était prononcé.

Roger n'était pas aveugle; il distinguait les objets et pouvait se conduire; mais toute occupation lui était absolument interdite. Son avenir, au moment le plus brillant, était donc brisé, sans espoir possible.

Le courrier venait d'être apporté; en déjeunant, la maréchale parcourait les « Dernières nouvelles ». Andrée avait une lettre de Marthe et l'ouvrait avec émotion. Malgré la convention tacite de ne *rien dire*, une espérance lointaine ou une tristesse nouvelle pouvait toujours se glisser entre les lignes écrites à Bois-sur-Cher. Loin d'ouvrir avec précipitation, Andrée prenait son temps.

Aux premiers mots qu'elle lut, la lettre lui tomba des mains, et d'une voix blanche, cassée, monotone, elle dit tout haut :

— Aveugle!... Oh! c'est horrible!

— Qui? aveugle?... Quoi? horrible?... Parle donc, Andrée?

— Je ne sais pas, dit-elle, les yeux fixes, sans élever la voix; je n'ose plus lire.

La maréchale voulut saisir la lettre, mais Andrée la retint, et faisant effort :

— Non! je vais lire... Il faut bien que je sache!...

Ses yeux, avidement, dévorèrent les lignes. Enfin, elle respira longuement.

— Un très grand malheur, dit-elle, tendant la lettre à sa marraine.

Puis, machinalement, elle se remit à déjeuner, si visiblement absente de ce qu'elle faisait, que la maréchale, alarmée, lui prit les deux mains :

— Mais laisse donc cela, ma pauvre enfant! tu vas t'étouffer!

Et, de force, elle l'emmena au salon. Toutes deux restèrent sans rien dire. Andrée ne pensait même pas, une telle confusion de sentiments s'agitait en elle! La maréchale réfléchissait, au contraire; comme premier mouvement, elle se félicita du silence gardé. De toute son âme, certes, elle plaignait Roger; mais, enfin! elle n'avait pas créé les circonstances actuelles; puisqu'elle n'avait encore rien dit, elle continuerait à se taire... toute révélation devenait inutile... Inutile? non; dangereuse! Avec Andrée, les prévisions prudentes pouvaient être écartées; elle irait toujours à l'extrême. Il fallait, en tout cas, qu'elle restât libre... et que sa décision ne fût pas influencée par les quelques paroles... imprécises qui, après tout, avaient abouti à un malentendu. Ce malentendu, c'était elle, la maréchale, qui l'avait créé; d'un mot, elle pouvait le dissiper. Le devait-elle? Rigoureusement, non!... Loyalement?... N...on.. Pour cette fois, elle n'eut pas à conclure!

La volonté d'Andrée se dégageait nette et précise de la confusion première.

— A présent, marraine, peut-être voudra-t-il de moi?... Qu'est-ce que cela peut lui faire que je ne sois pas riche?... Il n'aura plus d'ambition, n'est-ce pas ?

A cette interrogation, la maréchale répondit sincèrement, comme il convenait en pareille circonstance.

Andrée se laissa glisser près de la maréchale et, le front sur ses genoux, lui dit avec tendresse :

— Pardonnez-moi ce désir de vous quitter, vous si adorablement généreuse et bonne ! Mais j'aurais beau rester ici, toutes mes pensées, toute mon âme seraient là-bas.

Il semblait à Andrée que son sentiment se fût transfiguré. C'était une tendresse pleine d'indulgence et de pitié, plus douce et plus forte qu'autrefois, sur laquelle l'amour-propre n'aurait plus de prise. C'était une tentation irrésistible et si séduisante de dévouement ! Presque la réalisation de son rêve ! l'indéfinissable joie du sacrifice, — pas à l'humanité, il est vrai ! — Mais, parce que le devoir se présentait sous une forme infiniment chère, fallait-il le repousser ?...

VIII

Les précautions inventées par Roger d'Orbe restèrent totalement sans effet ; M^{lle} de Boismaret s'obstina à se porter coupable, réclama toutes les responsabilités et se déclara prête à en subir toutes les conséquences. Malgré les protestations de Pierre, qui la rendaient plus blanche que neige, ses volontaires remords ne purent être apaisés. Il se répandit donc à Bois-sur-Cher que M^{lle} de Boismaret consacrait sa vie à l'œuvre expiatoire d'épouser Roger d'Orbe. Personne, parmi les jeunes lieutenants, n'eut l'idée de trouver l'action méritoire. Pierre s'exaspérait. Heureusement, le principal intéressé, séquestré par ordre du médecin, soustrait au monde et à la lumière, ignorait le sort qu'on voulait lui faire. En dehors du fidèle Antoine, Marthe et Pierre étaient seuls admis à lui donner des soins. Cependant, trois semaines s'étant écoulées, il devenait difficile de continuer à défendre les Merlettes comme une forteresse assiégée. Plusieurs fois déjà, le colonel et sa famille s'étaient fait inscrire ; un jour ou l'autre, il faudrait capituler. Pierre songeait avec effroi au moment qui introduirait l'ennemi dans la place. Certes, Roger n'était guère malléable. Mais, quelle lutte désobligeante et ennuyeuse, dangereuse même, vu l'ébranlement nerveux causé

par l'accident, l'opération et le reste ! C'est alors que Marthe résolut d'avertir Andrée. La prompte arrivée de la jeune fille fut la planche de salut. Elle présente, Elisa de Boismaret n'était plus redoutable.

Septembre finissait ; dans la douceur éteinte d'un après-midi d'automne, Roger, pour la première fois, était assis à la lumière du dehors, les yeux non bandés, sur un fauteuil à haut dossier vertical, la tête prise dans un appareil qui la maintenait dans une rigidité et une immobilité parfaites ; le visage complètement abrité par un immense chapeau, à peine voyait-il, dans un rayon restreint, les objets qui l'entouraient. Il reconnaissait la forme, l'ensemble des choses et même les couleurs ; mais toute vision attentive le fatiguait, tout détail lui échappait. Ses deux mains inactives s'appuyaient sur le bras du fauteuil. Il écoutait, plutôt qu'il ne voyait, les ébats de Tympano. Celui-ci, lâché sur la pelouse, s'y roulait sans cérémonie, agitant dans l'air ses quatre pieds blancs. Puis, variant ses plaisirs, il allait, du bout des dents, brouter quelques roses tardives qui s'épanouissaient dans les corbeilles, — ceci à l'insu de son maître, lequel gardait ses roses pour Marthe, qui les admirait.

Ce même après-midi, Andrée devait accompagner Marthe aux Merlettes. Roger n'était pas averti. Les précautions qu'exigeait l'état nerveux du malade, l'ordre exprès des médecins de lui éviter toute émotion rendaient tout le monde hésitant. Andrée, qu'épouvantait sa propre émotion, désirait d'abord voir Roger sans en être vue. C'était chose facile ! Après, on s'inspirerait des circonstances, surtout de l'état du malade : Pierre se présenta donc en éclaireur. Pour stimuler Roger et l'enlever à l'état d'atonie qui était devenu son état habituel, Pierre se proposait de lui glisser plaisamment les cancans de la ville. Il l'aborda donc avec gaieté :

— J'ai rencontré la colonelle et sa smala ; tu sais, Roger, que tu le veuilles ou non, un jour ou l'autre, tu les auras tous sur le dos.

— Quand on a aveuglé les gens, et qu'ils ne vous demandent rien, on pourrait bien au moins les laisser tranquilles !

— Tu auras sans doute bientôt l'occasion de redire cette chose aimable à qui de droit. En attendant, ne te fais donc pas plus intéressant que tu n'es, va ! Tu n'es pas aveugle.

— C'est juste ! je n'ai pas besoin de caniche. C'est même ce que je compte faire valoir à M^{lle} de Boismaret.

— On s'occupe fort de ton bonheur par la ville.

— On, c'est M^{lle} de Boismaret, je suppose ?

— Mais, oui !... Elle d'abord.

— Tu peux lui dire que j'aimerais encore mieux me laisser casser les deux bras que d'accepter ce bonheur-là!

— Ça n'est guère encourageant; mais, enfin, elle réclame la priorité comme auteur du méfait.

— Puisque je l'en tiens quitte!

— C'est égal, ça rend discutable le droit des autres!

— Comment! des autres?... Ah çà! je suis donc primé! s'écria Roger avec un effroi comique.

— Plains-toi!

— Je me demande pourquoi tu t'es constitué l'avocat de M^{lle} de Boismaret?

— Ça n'est pas elle que je défends, c'est la cause... Ah! tu ne te rends pas compte à quel point tu es intéressant! Quand je reviens des Merlettes, il me pleut des questions; il faut que je retourne toutes mes poches!

— Qu'es-ce qu'on peut bien te demander?

— Justement ce que je ne sais pas!

— C'est-à-dire?

— Tes projets?

— Mes projets? Ils n'ont rien de mystérieux, comme tu vas voir.

Il était trois heures environ. Marthe et M^{lle} d'Avret ayant, à la grille, laissé le phaéton, s'acheminaient par l'avenue de tilleuls, qui faisait face à la terrasse gazonnée où Pierre et Roger causaient. Pierre, placé en vigie, et dont le regard enfilait l'avenue, prétextait l'envahissement des allées par le soleil et l'éclat trop vif de la lumière sur le sable pour obliger son ami à se laisser remettre l'appareil préservateur, habilement combiné par l'oculiste qui, tout en lui laissant les yeux ouverts, le plongeait dans une obscurité complète. Les visiteuses étant presque arrivées au pied de la terrasse, Pierre annonça Marthe. Roger se leva, tendit la main... et ce fut Andrée qui prit cette main tendue.

Roger eut un brusque mouvement de surprise, presque une secousse; il se tourna, interrogateur, troublé, du côté de Pierre. Marthe se hâta de dire quelques mots pour que Roger reconnût le son de sa voix.

— Pierre, tu aurais bien pu me laisser faire les honneurs de mes yeux à M^{me} Vilher, dit Roger d'un ton de reproche.

— Je représente la Faculté; on ne discute pas mes ordres, répondit Pierre, péremptoirement, on obéit!

Marthe s'établissait dans un rocking-chair, tandis qu'Andrée, si fortement impressionnée qu'elle eût été incapable de dire un mot, s'assit sur un banc de pierre, touchant presque le fauteuil de Roger. Tout à coup, « Misto », le bel épagneul qui, roulé en boule, dormait nonchalamment au soleil, dressa les oreilles, s'étira les pattes

et vint, tout en rampant, poser son museau câlin sur les genoux d'Andrée, manifestant par de petits aboiements isolés, sur une note joyeuse et tendre, le plaisir de revoir ses amis.

Tout d'une pièce, empêché qu'il était par l'appareil qui lui immobilisait la tête, Roger, inquiet, se retourna, devinant quelque chose d'invisible. Pierre intervint:

— Quand Marthe est arrivée, tu entamais le chapitre des projets.

— Peut-on écouter? demanda Marthe.

Roger se mit à rire.

— Il me serait bien difficile de faire des projets en dehors de vous et de Pierre, madame. D'abord, ce matin, j'ai envoyé ma démission, ajouta-t-il, sur un ton qu'il essayait de rendre naturel et indifférent. Pascal, le fils d'Antoine, est un garçon fort intelligent; j'en ferai mon secrétaire, mon lecteur. Je lui apprendrai l'anglais, l'allemand, la musique, pour notre plus grand bénéfice à tous les deux! Je vivrai quatre mois à Paris, huit aux Merlettes, en bon propriétaire... Je serai le parrain de vos enfants, et quand Pierre changera de garnison, je vous suivrai comme un toutou: voilà!

— Tu oublies une chose, dit Pierre: c'est l'étude de la méthode Louis Braille, pour toi, et ceux de tes amis qui voudraient pouvoir t'écrire et être lus, sans l'intermédiaire de Pascal, triple ingrat!

— Je n'aurai d'amis que le strict suffisant; vous deux!

— Vous savez que votre Tympano dévore les roses! s'écria Marthe. Pierre, va donc les défendre!

— Ce pauvre Tympano! vous devriez lui rendre le service de le monter! Il passe sa vie à se rouler sur l'herbe; ça devient monotone pour la pauvre bête!

— Tu as raison, dit Pierre; il n'est que trois heures, je vais lui faire faire un temps de galop.

— Et si M^{me} Vilher voulait bien vendanger une treille du Midi? elle couperait les grappes; je tiendrais le panier.

— Marthe n'a pas besoin de toi pour dévaliser la treille! Jusqu'à nouvel ordre, pour éviter les secousses, tu ne dois marcher que lentement et tenir la tête immobile.

— Ça, c'est de l'arbitraire!

Et Roger, se levant, offrit la main à Marthe pour lui faire descendre la terrasse. Mais celle-ci s'enfuit en riant. Roger, la marche hésitante, voulait la suivre... Une main le saisit, le retint de force sur la terrasse. Il ne résista pas; et sans étonnement, mais avec beaucoup d'émotion, une voix toute changée, il dit:

— Je savais bien que vous deviez être là! Pourquoi n'avez-vous rien dit?

IX

DEUXIÈME BATAILLE. PERDUE?... GAGNÉE?...

— Voulez-vous m'écouter, maintenant ?

— Non, ne me dites rien ; je vous en prie !... Plus tard !

Andrée l'entraîna au salon, dont les portes-fenêtres ouvraient sur la terrasse. Sans savoir résister, il se laissa conduire. Elle l'amena près d'un fauteuil Louis XIII, à haut dossier ; puis, tirant un siège très bas, elle se mit auprès de lui.

— Si vous refusez de m'entendre, c'est que vous vous sentez coupable.

Etranglé d'émotion, Roger ne répondit rien.

— Je dirai mes griefs ; après, vous parlerez, si je vous le permets !... Vous avez douté de moi... à tel point que vous n'avez même pas voulu tenter d'épreuve !...

Roger essaya de protester.

— Ne vous défendez pas ; vous n'avez point encore la parole ! Pourquoi n'avez-vous pas eu confiance en moi ?

— Puis-je répondre ?

— Non ! Je sais ce que vous allez dire... Vous croyez, n'est-ce pas, avoir le droit de douter... parce que... j'ai douté moi-même ?... Mais cela n'est pas vrai !

Roger fit un autre geste de protestation étonnée.

— Non, cela n'est pas vrai !... Du moins, comme vous le croyez... Si j'avais su, plus tard, comme marraine le voulait, que je devais être riche et qu'elle vous l'avait dit, je n'aurais jamais pensé que c'était pour cela que vous... Non, jamais ! répéta-t-elle avec énergie, et je vous défends de le croire !

Roger s'inclina, soumis et silencieux.

— Quand le grand malheur est arrivé, j'ai espéré que, peut-être, si je vous le demandais de tout mon cœur, vous voudriez bien ! Alors, je suis venue... Maintenant, il faut me répondre ; mais vous avez seulement la permission de dire : Oui.

Elle attendit... Roger tourmentait nerveusement la frange de son fauteuil ; une expression pénible durcissait son visage, aucune parole ne sortait de ses lèvres serrées.

Andrée continua : — Ce que je vous demande, c'est de me permettre d'être heureuse comme je le veux, de faire que ma vie soit...

— Un sacrifice, n'est-ce pas ?

— Oh ! non, je vous le jure ! Vous m'estimez trop haut : j'agis en égoïste ! Laissez-moi vous dire ; après, vous jugerez !... Quand je vous ai su malheureux, après ma première détresse, une lueur d'espoir est venue, qui s'est presque

changée en joie, à la pensée que j'allais devenir peut-être indispensable à votre vie !... Ça n'est pas tout ! J'ai pensé aussi... et pardonnez-moi, que la séduction de votre regard, qui m'avait si vite et si bien conquise, ne s'exercerait plus sur personne, que ce serait un souvenir, et que, si les années fanent mon visage que vous aimiez, au moins vous ne me verriez pas vieillir... Osez dire maintenant que c'est une pensée généreuse, un sacrifice...

Roger se leva :

— Par pitié, ne me tentez pas ! Vous ne savez pas, ma pauvre enfant, de quelle longueur sera cette vie ! Vous n'avez que vingt-deux ans, que savez-vous ?... Ne m'obligez pas à répondre en ce moment ; vous voyez bien que ce serait mal !... Vous arracheriez à la faiblesse de mes nerfs ce que ma raison désavouerait... Laissez-moi jusqu'à demain.

— Non ! ce n'est pas demain ; c'est tout de suite qu'il faut me répondre. Demain ?... Mais vous diriez non, avec votre orgueil, que vous ne voulez pas soumettre et qui me fait peur ! Ce que je vous demande, c'est un acte de confiance spontané en moi, dont vous avez douté ! C'est votre expiation, vous le devez !...

Tout à coup, elle eut peur de sa propre émotion et surtout de l'agitation violente qu'elle avait fait naître chez Roger. Par un effort de volonté, changeant sa voix, apaisant son cœur, elle dit : — C'est notre seconde bataille ! Vous avez gagné la première ; je veux emporter la seconde.

Et, en quelques mots presque joyeux, elle lui rappela Cannes et la Croizettes. Il avait toujours ignoré. Quand elle le vit souriant, détendu, elle reprit : — Puisque vous ne m'aimez pas du tout, faites-le par charité.

— Oh ! Andrée, pourquoi dites-vous cela ?

— Eh bien ! prouvez-le d'un seul mot.

— Vous ne comprenez donc pas ?

— Non, je ne comprends pas ; je ne *veux* pas comprendre !... Sachez au moins de quoi vous serez responsable... Cela vous est parfaitement égal de me rendre malheureuse, n'est-ce pas ?... Mais peut-être voudrez-vous bien me sauver du ridicule ?... Puisque vous ne voulez pas de moi, il faudra que je fasse quelque chose en ce monde... Je n'ai pas l'humble dévouement, héroïque et soumis, de la fille de charité, mais je ne suis pas banale non plus. Savez-vous ce que je ferai ?... A Genève, à Londres ou à Chicago, on me verra, sous le grand chapeau en auvent, le brassard au bras, dans quelque association étrangère pour le salut de l'humanité... Vous l'aurez voulu !... En attendant, ne croyez pas que je vous laisse tranquillement arranger votre vie selon le programme tracé. Non, je viendrai tous les jours et je bouleverserai tout ici !... Puisque

vous êtes insensible à mes prières, aurez-vous peur de mes menaces ?...

Roger se leva, presque solennel, et prenant Andrée par les deux mains, l'attira vers lui :

— Mon enfant, souvenez-vous toujours que j'ai voulu loyalement lutter contre mon propre cœur et contre vous ; mais je suis faible et vous m'enlevez toute résistance... Alors, plus tard, si vous regrettez, pardonnez-moi...

Andrée répondit tristement :

— Oh ! allez ! je ne suis pas fière de ma victoire. Vous avez l'air d'un fiancé si malheureux !... Il n'y a donc pas de place pour moi dans cette grande maison des Merlettes ?... Je peux bien, au moins, remplacer Pascal, le fils d'Antoine... Je lirai, j'écirai pour vous !...

— Comment voulez-vous que je sois sage, si vous me rendez fou ?

— Soyez fou ! C'est votre orgueil qui est sage !

Puis se faisant très douce :

— Ayez donc foi ! C'est le bonheur qui frappe à votre porte et vous n'ouvrez pas !... Je vous le répète : Croyez donc ! Je ne me sacrifie pas, je ne me dévoue pas ! Je choisis librement, sans enthousiasme, avec toute la clairvoyance de mon âme, le seul but qui m'attire... Et vous ne voulez pas humilier votre orgueil dans un peu de bonté ; vous refusez l'aumône du bonheur à qui vous la demande ? De quoi avez-vous peur ?

— Mais j'ai peur de moi ! s'écria Roger, emporté par un involontaire élan d'inexprimable tendresse. Enfant terrible, qui ne savez pas, qui ne voyez pas !... L'aumône du bonheur ! mais c'est vous qui la faites, et je tends la main... Vous parlez d'orgueil ?... Si j'en avais, vous l'avez mis en pièces ! Croyez-vous donc qu'après m'avoir offert cette vie nouvelle, je vous laisserai partir ?... Oh ! non ! Venez, mais venez donc ! dit-il, l'attirant par les deux mains.

Fière, heureuse, de cette explosion inattendue, mais ayant peur de l'excitation nerveuse qu'elle venait de produire, Andrée prit Roger par la main et l'entraîna vers la ter-

rasse : — Il faut aller vers nos amis et me dire *oui* devant témoins ; alors seulement, alors je serai sûre !...

Et, pour apaiser l'orage qu'elle avait soulevé, affectant, exprès, un peu d'enfantillage très simple :

— Allons, faites-vous gai !... Sans cela, M. Vilher me grondera de vous avoir tant tourmenté... et il vous plaindra beaucoup... ce qui sera très humiliant pour moi !

Envahi, absorbé, souriant, Roger l'écoutait dire, heureux d'être conduit, de recommencer sa vie...

Elle l'emmenait lentement, non pas vers la treille du midi, dont Marthe faisait la vendange, mais à l'ombre des allées sinueuses, comprenant qu'il ne fallait pas lui imposer l'effort soudain de paroles quelconques, pendant qu'une émotion violente le faisait encore si visiblement vibrer.

Craignant toutefois l'éloquent silence du jardin tièdement parfumé, voulant user par un peu d'action machinale ce qu'il y avait de trop aigu dans ses sensations, elle dit :

— Venez ! Cueillons les dernières roses : celles que Tympano a laissées !

La première cueillie fut une claire rose de Bengale, au tissu transparent et délicat.

Andrée la mit dans la main de Roger ; et s'écartant un peu : — Lancez ! dit-elle, comme la première que vous m'avez donnée !

Riant de sa fantaisie, mais s'y prêtant docile et charmé, au hasard, guidé par la voix, il lança...

— Manquée ! dit-elle. A moi, maintenant.

Et sur la même tige, cueillant une autre rose, l'effeuillant dans sa main, elle éparpilla dans l'air les pétales effeuillés ; suave et si légère, frissonnante et parfumée, la douce pluie de roses frôla comme un coup d'aile les lèvres de son fiancé :

— Voilà !... La seconde bataille, c'est moi qui l'ai gagnée !...

LOUISE LACURIA.

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE NOVEMBRE

LETTRES AJOUTÉES : Lettres : E N. — Mots : Onde. — Rêne. — Mine. — Fané. — Selon. — Elan. — Inès.

ACROSTICHE DOUBLE : Avellan. — Escadre.

MOTS EN CROIX :

```

      T
      H
    I R E N E
      O
      D
      Z O E
    B A R B E
  C E L E S T E
  
```

MOTS EN CARRÉ SYLLABIQUE :

```

TROU VE RE
VE SU VE
RE VE RIE
  
```

MOTS EN TRIANGLE :

```

J O U R N A L
O R T E I L
U T I L E
R E L U
N I E
A L
L
  
```

MOTS EN TRIDENT :

```

      B      V      O
      A      E      D
      C      O      R
      C      O      R
      Q
      U
      E
  
```


REVUE MUSICALE

Les albums-prime du *Journal des Demoiselles*. — Théâtres lyriques. — Concerts. — Mariages. — Nouvelles et nouveautés musicales.



VANT de nous occuper de ce qui se passe sur nos scènes lyriques où les nouveautés sont en préparation, nous voulons présenter à nos lectrices les deux charmants albums de musique pour piano, que le *Journal des Demoiselles* leur offre cette année. L'un est une attrayante collection de *Fantaisies originales*, des compositeurs modernes les plus renommés. Elles sont choisies spécialement dans le degré de force qui conviendra à toute jeune musicienne en possession de sa grammaire musicale et de son clavier, en partant du facile au moins facile.

Notre deuxième album est entièrement consacré à la *chorégraphie*. Nos lectrices de tous âges et de toutes forces trouveront, dans ce recueil, un merveilleux assemblage des danses en vogue dans les salons, et écrites par les meilleurs auteurs avec autant de variété que de charme.

Leur brillante facture n'enlève rien à leur élégante facilité, qui permet de les exécuter à première lecture.

Tout en faisant une large part à d'agréables surprises, nous voulons citer quelques-unes de ces pages d'un caractère vraiment intéressant. Ainsi, en ouvrant au hasard l'*Album des Fantaisies*, nous trouvons la célèbre mélodie de F. Boissière : *Les regrets de Mignon*, d'une si exquise expression, et fort habilement variée par L. Denys. *La Belle Tyrolienne*, par Ch. Neustedt, et *Menuet mignon*, de B. Duvernoy, sont d'une grâce absolument coquette et séduisante. Un peu plus difficile, mais d'un sentiment pénétrant, la *Romance sans paroles*, de J. Muller, est d'une facture tout à fait hors ligne. La marche russe : *Skobelev*, d'une si intense actualité, est dédiée à M^{me} la baronne de Mohrenheim, par l'auteur J.-L. Gay, chef de musique du 139^e. Ce morceau a toute la saveur des musiques boréennes, dès le début. Mais, ensuite, le beau sentiment patriotique slave éclate dans toute sa magistrale énergie. La *Retraite nationale Française*, de P. Darthu, qui clôt ce premier recueil, se recommande d'elle-même par son titre. Disons qu'elle est

fort brillante et que son mérite l'a fait adopter comme Retraite du répertoire officiel.

Notre *Album de danses* est un répertoire mondain où l'on trouve réunis : valse, mazurkas, polkas, schottischs, polkas-mazurkas, gavotte, galop, etc., tous mélodiques et charmants. Il est écrit dans deux degrés de facilité qui en permettent l'exécution aux plus jeunes comme à leurs aînées. On appréciera la grande valse de Muller : *Souvenirs de Boulogne*, comme la suite si gracieuse d'Ed. Broustet, *Moisson de roses*. Les *Lanciers français* ne seront pas dédaignés, non plus que *Ma Pensée*, la jolie polka-mazurka de M. le marquis de La Tour-du-Pin-Montauban. Rien de frais et élégant comme la gavotte de Desmarquoy : *Ninon*. Nous en passons, et des meilleurs, de Broustet, Thuillier, Strauss, etc.

Maintenant que l'on est à peu près édifié sur la valeur et l'importance de nos *albums*, nous n'avons plus qu'à signaler les conditions avantageuses auxquelles on pourra se les procurer. Nos abonnées n'auront qu'à ajouter 3 fr. au prix de leur abonnement, en désignant si c'est le *Recueil des danses* ou celui des *Fantaisies modernes* qu'elles désirent recevoir *franco* ; pour l'un comme pour l'autre, ce petit supplément est le même. (*Pris au bureau : 2 fr. 50.*) Avant de les avoir reçus, et d'après l'aperçu que nous venons de donner, nos lectrices comprendront que c'est en s'imposant de réels sacrifices que la Direction du *Journal des Demoiselles* peut mettre à leur disposition une prime aussi avantageuse. Chacun de ces albums représente un charmant cadeau d'é-trennes, que beaucoup de jeunes amies seront heureuses de recevoir. Adresser un mandat-poste à M. Fernand Thiéry, directeur du JOURNAL DES DEMOISELLES, 14, RUE DROUOT.

A l'Opéra, les études de *La Montagne noire*, de M^{me} Holmès, sont en voie de perfectionnement. On ne fixe pas de date certaine pour cette première. *Othello* poursuit sa route victorieuse, et le chef-d'œuvre de Verdi ne quittera pas de si tôt l'affiche ; on ne peut que s'en féliciter. Il est décidé qu'on ne donnera pas *Tristan et Iseult* à l'Opéra ; cet ouvrage sera remplacé par *Tannhauser*.

L'Opéra-Comique prépare un acte charmant en deux tableaux, de M. Armand Silvestre, dont la musique inachevée, de Lalo, a été terminée par le maître Massenet. L'auteur du livret s'est, dit-on, inspiré du *Marchand d'es-claves*, de Victor Hugo. De plus, on s'occupe

chez M. Carvalho d'une *Ninon de Lenclos*, de M. Missa, de *La Femme de Claude*, de M. Albert Cahen, et de *Xavière*, de Th. Dubois.

Les grands concerts commencent à être plus suivis. Aux Champs-Élysées, M. Lamoureux charme son public par la perfection de son orchestre et par quelques rares premières auditions.

Au Châtelet, M. Colonne a fait entendre le merveilleux archet de Sarasate, mais rien de bien nouveau dans les programmes, ni dans le choix des virtuoses du chant. Signalons cependant la première audition du *Caprice arabe*, pour deux pianos, composé par Saint-Saëns, pour MM. Diemas et Risler, qui l'ont rendu avec une grande virtuosité.

L'éminent chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, M. Jules Danbé, avait convié à Notre-Dame-des-Victoires toutes les notabilités de la presse et du monde artistique, à la belle cérémonie nuptiale et musicale dont M^{lle} Jeanne Danbé, sa fille, était l'héroïne. Elle était vraiment charmante dans sa grâce ingénue, cette jeune mariée dont on admirait la distinction, la belle tenue et la toilette de goût. Le marié, M. André Jumelle, très jeune, très gentil, semblait un peu ému. L'orchestre merveilleux de M. Danbé s'est surpassé dans la *Marche du Sacre*, de Meyerbeer, et dans celle du *Couronnement*, de M. V. Joncières, d'un effet splendide et pompeusement exécutées. M. Faure a chanté le *Pater noster* de Niedermeyer, puis un *O Salutaris* de sa composition. Son *Ave Maria*, inédit, a été fort bien interprété par M. Clément, de l'Opéra-Comique. On a vivement apprécié le talent de M. Pennequin dans un ravissant *Andante Religioso*, du maître Danbé, pour le violon. Très belle messe et affluence si considérable qu'il y avait du monde partout : dans les chapelles, les confessionnaux et jusque sur les marches de la chaire. Au dehors, même foule. Toute la fleur du monde musical, compositeurs, éditeurs et artistes, étaient venus apporter un affectueux témoignage à l'heureux père, au grand musicien.

De même, à l'occasion du mariage de M^{lle} Juliette M. avec M. Auguste P., il a été donné un très beau concert, suivi de bal, dans les salons de l'Hôtel Continental. Très intéressant programme où, indépendamment de l'harmonie Dufayel, figuraient les noms de MM. Manoury, de l'Opéra, Lubert, de l'Opéra-Comique, Paradis, clarinette-solo de la Garde républicaine, Planel, un archet de premier mérite, et M^{me} Mazellier, des concerts Colonne. M. Planel est un violoniste de beaucoup de talent, qui a été fort apprécié dans une *cavatine* de sa composition et dans le *Ménétrier* de Vieniawsky. Le bal, très brillant, a terminé cette jolie fête de famille, où l'élégance et la grâce de la jeune

mariée ont soulevé les plus vives sympathies.

En nous rendant récemment à une brillante matinée de musique, nous avons eu l'agréable surprise de trouver au piano M^{me} H. Gennaro-Chrétien, la distinguée musicienne dont le *Journal des Demoiselles* a souvent publié des pages très remarquées. Nous avons été enthousiasmée de sa belle exécution dans la 6^e *Polonaise* de Chopin, qu'elle a su rendre avec une éloquence et un style rares. M^{me} Chrétien est un compositeur distingué, en même temps qu'une virtuose de premier ordre.

M^{me} C. Carissan, dont nos lectrices ont pu également apprécier le remarquable talent de compositeur, notamment dans sa charmante *Berceuse*, vient d'ouvrir, dans les salons Gaveau, un cours de *musique d'ensemble*, à deux pianos, et de *déchiffrage*. Ce cours s'adresse surtout aux jeunes filles et jeunes femmes du monde, musiciennes, mais qui, n'ayant pas deux pianos, ne possèdent pas les éléments de la musique d'ensemble. Ce sera presque de la musique orchestrale, car M^{me} Carissan s'adjoindra plusieurs instrumentistes de mérite, tel que M. Binou, premier violoncelliste de l'Opéra, qui viendront ajouter le quatuor des cordes à l'orchestre des pianos à huit mains. Ce sera un cours de perfectionnement pour le style, la lecture et les finis de l'exécution. Des matinées musicales seront données à des époques indiquées ultérieurement où les trios, quatuors et ensembles des élèves du cours alternent avec les solistes du chant, des instruments et de la poésie.

Ces cours ont lieu le samedi à deux heures, salons Gaveau, 230, boulevard Saint-Germain, où l'on s'inscrit, et sont de 20 fr. par mois.

Comme grande nouveauté, le drame lyrique de M. de Carné : *La Fiancée de Gaël*, musique de M^{me} Carissan, vient de paraître chez l'éditeur Quinzard, 24, rue des Capucines. Nous en reparlerons après lecture. — Un ravissant chœur à une ou deux voix égales, pour jeunes filles : *Les Petits Loups*, d'Ed. Missa. — Pour piano : *Hallucination*, morceau bien mouvementé et d'une charmante expression, moyenne force, par Galéotti. Editeur : A. Leduc, 3, rue de Grammont.

Nous avons sous les yeux un recueil extrêmement intéressant, qui renferme les *Chants de Lourdes*, par J. Autzenberger, maître de chapelle de Notre-Dame-de-Lourdes. Ces chants d'un caractère naïf et profondément religieux, peuvent être chantés dans les cérémonies à la Sainte Vierge et au Saint-Sacrement.

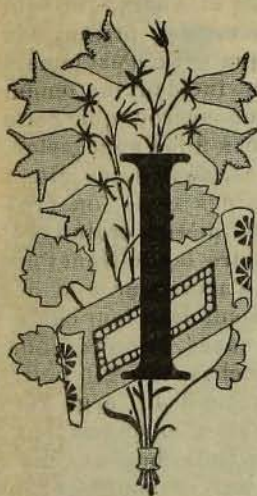
Ce premier livre n'indique aucune adresse d'éditeur, mais il doit se trouver chez les marchands de musique.

MARIE LASSAVEUR.

CAUSERIE

Le Caylar.

MA CHÈRE TANTE,



LS sont arrivés dix à la fois dans la chambre de bonne-maman. Dix convives, à 6 heures du soir et déjà affamés ! « Vous ! — Nous. — Sans prévenir. — Comment, sans prévenir : et la dépêche ? — Quelle dépêche ? — La nôtre : *Arrivons tous ce soir, dîner et coucher*. — Nous n'avons rien reçu, les lits ne sont pas faits et mon dîner se compose d'un

poulet et d'épinards. — Pour onze ? — Non, pour une. — Yvonne, tu veux nous faire peur. — Je vous jure que non, mais nous allons tout de même nous tirer d'affaire.

Ce colloque passionné s'échangeait dans la chambre de notre grand-mère, que son âge avancé retient couchée tôt le soir, tard le matin. Elle tendait les bras, embrassait, souriait ; il était clair que les préoccupations matérielles étaient loin de sa pensée, et que j'avais à me débrouiller seule dans l'occasion. Paul, naturellement, était absent ; les hommes sont toujours absents quand on a besoin d'eux. Ma femme de chambre suffirait pour les lits, et je m'élançai vers la cuisine. C'était là le point faible.

J'y trouvais tout sens dessus dessous ; Mariette, furieuse, jetait les pincettes à droite, le tison à gauche, et des exclamations irritées de tous les côtés : — Si ça a du bon sens ! — Dix ! ... Rien, mais rien !

Je la calmai de mon mieux en abondant dans son sens, c'est le meilleur moyen avec elle ; ça et quelques compliments, on la retourne en cinq minutes.

En effet, je la vis bientôt ramasser les pincettes, remettre le tison à sa place, et allant au garde-manger, en tirer une belle volaille toute trousse.

— Heureusement que le poulet était fort, grommela-t-elle, tandis qu'elle l'embrochait ; il faudra que Batiste le découpe à la nouvelle manière, ça fait « plus d'abonde ».

— Oui, mais à l'ancienne, comme tu découpes

pour grand-mère, c'est plus savoureux, me hâtai-je d'ajouter, pour lui mettre du baume au cœur.

— *Ségu, ana, madamiselle*. (C'est sûr, allez, madame.) — Elle parlait patois, je n'avais plus rien à craindre.

— Et notre entrée, Mariette ?

— J'y pense. J'ai six côtelettes d'agneau pour demain, et un reste de veau ; je passe le tout au blanc d'œuf, je fais cuire et je sers avec une mayonnaise. Ils n'avaient qu'à ne pas venir dix, ajouta-t-elle d'un air menaçant.

Mais elle n'était plus en colère, et se rappelant sans doute qu'elle a élevé tout ce monde qui remplissait la maison de cris, d'appels, de rires depuis un quart d'heure, elle ajouta aussitôt :

— Tout de même, c'est un peu juste pour onze, surtout qu'il y a M. Jacques et M. Pierre ; qu'est-ce que nous allons leur donner, *les pauvres* ?

— Il faut entamer un jambon, qu'on passera avec la salade ; et puis des hors-d'œuvre. Je vais t'envoyer du saucisson, des sardines et des olives. Toi, fais un plat doux, lestement.

— Oui, oui, j'y ai déjà pensé : une mousse au chocolat ; je bats mes blancs en neige, je râpe plein une tasse de chocolat, j'ajoute un peu de sucre pilé et, au moment de servir, je mêle vivement. Adonc, il me faut du chocolat et des biscuits pour mettre autour de ma mousse, et puis la fille de ferme pour battre mes œufs, ramasser mes salades et me donner un petit coup d'aide, car je n'ai plus que trois quarts d'heure.

— Et le potage, Mariette ?

— Soyez paisible, j'ai tiré mon plan : une soupe à l'oignon pour allonger le bouillon que j'avais gardé pour Madame ; du pain mitonné et du fromage de gruyère. M^{me} Estelle (ma tante) dit que c'est mon triomphe.

Tranquillisée, je passai au fruitier, à la serre où je cueillis de belles branches de bégonias, puis à la salle à manger, où Batiste se hâtait.

— Voici, lui dis-je, des fleurs que vous disposerez sur la table en couronne, puisque nous n'avons pas le temps de faire une corbeille.

Je donnai les ordres pour les vins, et je rentrai dans l'appartement de bonne-maman où les exclamations au sujet de la malencontreuse dépêche que nous ne recevions toujours pas recommencèrent de plus belle. A cet instant, nous entendîmes sonner au portail :

— La voilà ! s'écria mon oncle, qui se promenait les mains dans les poches en regar-

dant sa montre de temps en temps; elle arrive juste pour le dîner.

— C'est une dépêche? demandai-je en entr'ouvrant la porte sur le vaste corridor.

— Non, c'est moi, cria mon mari d'une voix joyeuse.

— Paul!...

Et je m'élançai dans ses bras.

« — Paul! Oh! la bonne surprise! Mais, toi-même, tu vas être bien étonné : la famille est arrivée tout à l'heure.

— Je le sais bien.

— Qui te l'a dit?

— Eh bien, la dépêche.

— Comment! la dépêche; tu as reçu la dépêche?

— Mais, oui, ce matin à neuf heures, à la gare, au moment de monter en wagon; quand je l'ai ouverte, après l'avoir oubliée dans ma poche, j'instrumentais à deux lieues du télégraphe, et alors je suis revenu pour le dîner, afin de voir comment ma chère femme aurait réparé ma sottise. »

Tu comprends, ma petite tante, qu'on ne peut pas en vouloir à un mari qui répare ses torts d'une façon aussi chevaleresque; je lui accordai son pardon d'un regard, et comme le dîner était servi, on ouvrit la porte de grand-mère à deux battants pour qu'elle pût nous voir de son lit, et on passa dans la salle à manger. Je n'ai pas besoin de te dire que le dîner fut gai; que la famille, moins discrète que moi, accabla mon pauvre Paul de reproches et de sarcasmes; que notre arlequin de veau et d'agneau fut trouvé exquis, et qu'on vota des compliments au cordon bleu; tout cela, dans la vieille salle à manger aux meubles d'il y a cent ans; sous la douce lumière du grand abat-jour blanc, avec l'argenterie dont chaque bosse est un souvenir d'enfance pour nos quatre générations. Et quand on entra dans la chambre de l'aïeule, on trouva mon baby, qui n'avait pu tenir tête à la situation jusqu'au bout, endormi comme un chérubin, couché en travers sur le pied du lit. Chacun déposa un baiser sur la joue rose de l'enfant et sur le visage tout fané de la bonne-maman, et on s'en alla finir la soirée au salon, étouffant les éclats de voix trop sonores, pour ne pas les réveiller.

Je ne sais quel temps vous avez, vous autres Parisiens, cette semaine; nous, Provençaux, nous nageons dans le bleu; du bleu en haut, du bleu en bas, avec un soleil d'or qui se promène entre ciel et eau.

La mer était si belle, le lendemain de l'arrivée tumultueuse de la famille, que nous

avons été pêcher des oursins. L'oursin est une petite bête qui ressemble à une grosse châtaigne noire; ses piquants le défendent mal, le pauvre, car, avec une paire de ciseaux, on en a vite raison. L'enveloppe à aiguillons ouverte, vous vous trouvez en présence d'une coque presque vide striée de noir et de rose; le noir ne vaut rien, mais la pulpe rose, quel régal exquis! Mes cousins et André, qui veut faire tout comme les hommes, prirent les *fourchettes*, et on embarqua. — Ce n'est jamais sans quelque bruit, quelque incident inattendu, quelque chute ou quelque accroch que cette opération se fait. Les jeunes filles sont lestes, mais étourdies; leurs frères, taquins, les jettent au fond du bateau comme des colis, on proteste, on se querelle, et les mères, craintives, avancent un pied, puis l'autre, les retirent tous les deux et finissent par s'accrocher à n'importe quoi, qu'elles entraînent dans leur chute. Enfin, nous sommes tous casés, et nous filons droit sur les roches blanches, où git notre proie. Un petit vent frais vient du large; on l'appelle ici : *le vent des dames*, et, en passant, il fait claquer les rubans de nos chapeaux marins. La mer est moirée par ce souffle et la côte paraît venir à nous, poussée par cette brise qui nous caresse... Et notre matinée se passe ainsi à courir des bordées de roche en roche, à arracher les innocents mollusques de leurs cachettes; nous en avons deux grands paniers; il faut rentrer; d'ailleurs, le soleil devient trop piquant et les horizons s'aplatissent, le bon moment est passé.

Cette promenade sur mer nous a laissés en plein repos, et on projeta une grande course dans les bois pour l'après-midi.

Que ces forêts de pins ressemblent peu à tes forêts normandes, ma chère tante, et que la France est belle sous tous ses aspects! Et on veut que nous n'en soyons pas fiers de notre pays! Dieu l'a fait avec toutes les belles choses de la création. L'été, il a des ombrages profonds, des lacs glacés, des sources tumultueuses; l'hiver, son doux Midi avec sa mer tiède, ses pins dont le feuillage ténu retient les rayons du soleil et répand un parfum sauvage de résine... Mais je prêche une convertie, et je ferais bien mieux de clore une lettre qui est déjà bien longue.

Je la termine, tante chérie, comme je termine toutes celles qui te sont destinées, en te disant que tu me manques bien, et que je t'embrasse de toutes mes forces.

YVONNE.

Pour copie conforme :

C. DE LAMIRAUDIE.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Aican-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat